

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 23 VOLUMES : 281 FRANCS.
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 665. — 8 Janvier 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
 9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Nouvelle Calédonie, par Darjou. — Distribution des robes aux cheiks. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Noël à Londres. — Les grandes scènes du concile de

Trente. — L'isthme de Suez. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — La vie des animaux illustrée.

GRAVURES Le ministère du 2 janvier 1869. — Excursion

du navire français *la Somme* dans la Tasmanie. — Rome : Épisode de la revue en l'honneur des pères du concile. — Distribution des robes aux cheiks. — Égypte : Procession dans les rues du Caire le premier jour du Ramadan. — La Noël à Londres. — La première séance du concile dans l'église de Trente. — Dans les coins du bois. — Rébus.



L. ECCOURT.

L. GHAPON.

AVIS

Nos abonnés sont prévenus qu'avec le numéro prochain, ils recevront les couvertures, titres et tables du vingt-cinquième volume du *Monde illustré*.

COURRIER DE PARIS

Rome, ce 2 janvier.

A l'heure où paraîtront ces lignes, nous aurons quitté Rome, après un mois de séjour. Pourquoi cacher que le ciel de la belle Italie n'a pas été clément pour nous pas plus que pour les pèlerins ecclésiastiques ou laïques venus au concile ?

Rome a vu deux mois de pluie presque consécutive; nous avons senti deux fois le soleil : un certain dimanche où la promenade du Pincio était charmante, et le jour où les troupes pontificales ont été passées en revue à la villa Borghèse. Ce jour-là nous a suffi pour comprendre tout le charme qu'on peut trouver à Rome quand le ciel est pur et que la température est clémente; mais les plus robustes enthousiasmes tomberaient devant ce déluge chronique, et Rome, pas plus que Florence, pas plus que Venise, n'est faite pour résister à cette funèbre enveloppe dont la revêt une atmosphère de brouillard et de pluie.

**

Pour celui qui ne porte pas dans la tête le culte toujours fervent de l'idéal, ou pour celui qui n'a pas dans le cœur un foyer vivifiant de foi et d'ardeur religieuse, Rome, vue dans des conditions pareilles à celles dans lesquelles viennent de se trouver plus de vingt mille pèlerins, court risque de n'être qu'une déception.

Patauger dans le forum, entrer jusqu'aux genoux dans la boue antique et recevoir sur les épaules une classique pluie, ne saurait avoir de compensation si on n'a qu'un faible amour pour l'époque d'Auguste, qu'un enthousiasme modéré pour les fresques, et qu'on ferme son cœur aux doux épanchements de la religion dans quelqu'un de ces sanctuaires contemporains des premiers chrétiens.

Rien ne m'amuserait comme de pouvoir, soulevant le voile qui recouvre toute conscience, en lire à nu les secrets. Et alors que de gens qui vont revenir de ce pèlerinage avec des grands hélas d'admiration, atteints et convaincus au fond du cœur « que Rome est une ville surfaite, qu'elle est détestablement pavée, sale à faire fuir, mal éclairée le soir, en tous points impossible, malgré les Césars, malgré les Borghèse et malgré Raphaël. »

C'est qu'en effet Rome n'est pas là. Il y a, parmi bien des attraits et des charmes *pénétrants*, deux choses qui tiennent une place énorme ici. Rome est un tombeau et un musée; et le tombeau est encore supérieur au musée.

Le nombre de souvenirs, la série des rêves, le flot de pensées qu'évoque la Rome antique, constituent une plus grande impression que l'admiration que nous inspire la Rome moderne, c'est-à-dire la Rome des papes. Si j'allais, en dehors de l'idée historique et de la pensée politique, chercher quelque chose là, je n'irais y chercher que deux hommes : Raphaël et Pinturicchio. Le reste n'a rien à nous apprendre : Athènes nous dit mieux l'art antique dans son idéale perfection; Venise nous dit mieux la Renaissance; la France nous dit mieux le moyen âge; mais rien et personne au monde, ni Tacite, ni Virgile, ni César, ne dit mieux la grandeur politique des maîtres du monde que cette voie qui conduit du Capitole au Colisée. C'est le plus grand des poèmes épiques; c'est la plus authentique et la mieux écrite des histoires; c'est l'état civil de la plus forte des nations du monde qu'on déchiffre à chaque pas, et le plus insensible au charme austère et profond des pierres se sent remué jusqu'au fond de l'âme, et se prend à laisser tomber sa tête dans ses mains, en regardant l'inscription fruste du tombeau de Scipion et en déchiffant sur les murs des catacombes les professions de foi et le *credo* des martyrs.

Plus bas, à un autre degré de l'échelle, il y a à Rome un autre charme qui vous pénètre : c'est la grâce des choses et tout à la fois leur grandeur. Et cet attrait, on le trouve à chaque pas, dans la rue, sur les places, dans la campagne. C'est un ensemble résultant de combinaisons de diverses natures, atmosphère, architecture, paysage, qui, par leur harmonie, vont droit au cœur et le savent émouvoir. On n'imagine point ce qu'il peut y avoir de poésie dans une balustrade sur laquelle repose une statue avec un peu de mousse qui la recouvre, et la silhouette grave d'un chêne vert qui la couronne en se profilant sur le ciel.

C'est l'âme de la pierre, c'est l'esprit qui animait les sculpteurs et les architectes qui a passé tout entier dans leur œuvre, rendu plus sensible par ce caractère que les siècles, en s'accumulant sur une œuvre, lui impriment inmanquablement.

S'il me faut parler de la nature en elle-même, cette nature spéciale de la campagne de Rome, rarement pays a reçu une empreinte plus forte, plus auguste; c'est le cadre fatal à la civilisation éteinte désormais, c'est un deuil vingt fois séculaire attesté par des vestiges d'une si illustre origine, que cette même nature en reçoit comme un caractère sacré.

Que celui qui arrive à Rome, après avoir visité la Rome antique ou la Rome de la Renaissance, aille se placer sur les marches de Saint-Jean-de-Latran, et regarde la campagne au loin, droit devant lui, avec les lignes bleues des montagnes d'Albano, les aqueducs rougeâtres brisés par le temps, et, se perdant à l'extrême horizon, les arbres flétris de la route qui mène aux portes de la ville; enfin, au bout de l'allée, la silhouette découpée de Sainte-Croix-de-Jérusalem. Il y a là, pour moi, un spectacle tout aussi auguste, tout aussi émouvant, mais dans un tout autre ordre d'idées, que celui que vous offre la vue du Forum ruiné, où la perspective grandiose de la ville entière découverte du haut du Monte-Pincio.

**

On ne voudra pas nous condamner à n'être toujours qu'un écho railleur, ou qu'un chroniqueur léger; qu'on nous permette encore de fixer une impression personnelle sur cette ville unique au monde.

Plus tard, nous dirons encore ce que nous avons vu de caractéristique et ce que nous avons appris dans ce voyage, mais nous sommes froissé dans un sentiment purement artistique, et il faut que nous exhaliions notre plainte.

Comme si cette cité auguste était vouée aux ruines, il a fallu que les empereurs romains, ces Césars, maîtres du monde, fissent disparaître sous la Rome de marbre des temps impériaux la Rome de brique de la république, et que les chrétiens, à leur tour, vinssent effacer la grandeur de ces conquérants et affermir la foi nouvelle du christianisme.

Au lieu de consacrer, par une prise de possession toute morale, les temples, les forums, les arcs de triomphe, les autels, les thermes de la Rome antique, et planter au sommet de chacun d'eux le signe de rédemption du christianisme, quel est donc le vertige qui a poussé ces nouveaux maîtres à disperser les archives de l'humanité ?

Pourquoi ces autels dans ce Colisée où les chrétiens venaient combattre les bêtes féroces ? Pourquoi ce Panthéon bâtard, encore tout plein des mystères d'un culte qui appartenait désormais à l'histoire, converti en un temple catholique qui dresse la statue des apôtres là où se dressait, noble et fière, la statue de Minerve ? Pourquoi des ruines nouvelles au nom de la foi, après tant de ruines au nom de la barbarie ?

A côté de la Rome antique, pourquoi donc la Rome catholique ne se faisait-elle point une nouvelle ville à sa nouvelle image, imbue de ses idées neuves, de sa foi triomphante, de sa civilisation toute d'amour et de pardon ? On croirait que la statue du Christ redoutait encore pour la statue de Vénus ou de la Fortune quelque adorateur attardé; et les chrétiens se sont faits barbares pour détruire ce qu'ils appelaient la barbarie.

Ce qui, enfin, dans cette Rome, frappe l'homme qui se voue à l'étude de l'art, c'est qu'un certain sentiment du *grand* est surtout le cachet spécial, do-

minant, imprimé à toute chose, sans qu'il en résulte cette belle harmonie conséquente qui sait allier le détail d'un goût fin et pur à la haute conception de l'ensemble. En un mot, combien il est rare de voir à Rome un monument complet, représentation d'une belle époque, sans tache, sans hérésie, sans partie impure qui le déshonore, et qu'on puisse regarder comme un spécimen artistique du temps qui l'a bâti !

C'est ce qui fait qu'en architecture, Athènes reste éclatante et sublime, animée artistiquement d'un feu bien autrement divin; c'est ce qui fait qu'un monument du Sansovino nous touche plus que telle ou telle basilique célèbre de Rome, et que telle ou telle galerie de toute autre ville, plus homogène, plus sévère et composée avec plus de goût, a le pas sur certaine galerie de la ville éternelle beaucoup trop vantée, où sept ou huit toiles admirables sont étouffées sous cent tableaux sans nom, sans forme, sans couleur, mal catalogués, mal attribués, et dont on tire une vanité qui ne saurait se justifier.

**

Pour nous, Rome agit donc sur l'imagination par le travail auquel elle force l'imagination à se livrer.

Tout Rome est là.

Il y a en dehors de cela la ville catholique, celle des sanctuaires, qui suffit à remplir un cœur croyant; cette cité-là est féconde en joies ineffables, c'est une source d'émotions pures qui ne sont point accessibles à tout le monde, mais dont nous avons cependant l'intuition. Quant au reste, à part quelques hommes qu'on ne peut trouver que là, Raphaël, par exemple, comme peintre, le Bernini (ce très-grand artiste un peu trop méprisé par certains puristes), et bien d'autres encore, c'est par la quantité plus que par la qualité que Rome brille; et je cherche vainement, — en restant dans l'art pur, — dans la Rome des papes, un petit monument complet dans son ensemble, comme la loggia de Venise ou la salle des tombeaux de Michel-Ange à San-Lorenzo de Florence.

**

Si le sort nous avait fait des loisirs et que nous pussions passer encore un long temps dans la ville éternelle, c'est dans la rue que nous voudrions vivre.

La rue, voilà le vrai musée pour nous, comme art moderne.

Jamais nous ne nous lasserions de voir l'escalier de la place d'Espagne, si admirablement couronné par l'église de la Trinité-des-Monts; — le Quirinal, avec ses rampes et ses colosses; — le Clivus Capitolinus, avec sa statue de bronze et ses trophées, ses trois palais; — l'église d'Ara-Cœli, avec ses cent marches; — la fontaine de Trévi, prodigieux assemblage d'architecture, de vasques, de statues, de rochers, de jeux d'eau; — Saint-Pierre-aux-Liens, avec ses échappées sur Rome, ses palmiers et sa vieille tour se détachant sur la perspective de la ville : enfin mille aspects gracieux, grands, inattendus, mille coins qui s'arrangent bien, mille ruelles qui prennent du caractère. Une borne ici, une statue là, un désert, un carrefour, une vasque de marbre, une colonne brisée, un vestige, une porte, un arbre; une place comme celle du temple de Vesta, avec sa fontaine où des bouviers viennent faire boire leurs chevaux. — Pour nous, à côté de la Rome antique, de la Rome politique, que nous mettons au-dessus de tout : voici la grande impression que le voyageur emporte de cette ville unique.

Plus tard, viendrait, dans un autre ordre, l'im palpable, ce qui se sent et ce qu'on ne rend point, certain charme *pénétrant*, comme nous le disions, formé de tous ces charmes divers, résultant de tout cet ensemble qui finit par vous prendre au cœur et vous envahit tout entier, au point de vous détacher du monde et vous montrer, sous un aspect mesquin et vil, mille choses qui jusque-là vous avaient paru sinon grandes, au moins importantes dans l'échelle de l'humanité, et dont on perd le désir, l'habitude, pour y substituer une contemplation dangereuse, mais pleine d'une irrésistible attraction.

**

Maintenant, en dehors de tout cela, dans un or-

dre d'idées absolument différent, et d'un intérêt véritable cependant, il y a la vie moderne de tout ce monde rare et curieux du catholicisme romain, qui est là dans son vrai centre et qui est fait pour nous causer le plus profond étonnement :

Ces savants princes romains, cardinaux, avec leur vie, leur étiquette curieuse, leurs types particuliers, les cérémonies, les nuances, les costumes, les rites, les usages, le luxe qui leur est imposé et qui les ruine, l'interdiction absolue de se montrer dans Rome à pied, de se voir entre eux, enchaînés à une étiquette qui les écrase, mais qui est une condition expresse, inévitable; tout le monde étonnant qui les suit, secrétaires, maîtres des cérémonies, huissiers, cinq domestiques s'ils sont princes : le tout mis en mouvement un jour de fête à Saint-Pierre;

Les abbés, les camériers, les diacres, les tribunaux, les colléges, les ordres de toute nature, ce monde immense dont nous n'avons nulle idée, ces costumes si divers, si étranges, si en dehors de tout ce qui nous est particulier à nous, et qui fait de Rome absolument un conservatoire de certains us et coutumes qui ne se trouvent que là.

La chose la plus simple prend de l'importance, et on a un spectacle là où à Paris ou autre part, dans le même monde, avec les mêmes éléments, on n'aurait sous les yeux qu'une chose banale.

Quoi de plus piquant, par exemple, que d'arriver à neuf heures dans une ambassade quelconque un jour de réception, et de voir, mêlés aux femmes de la société romaine, dans tous leurs atours, une dizaine de cardinaux et une vingtaine d'évêques, de patriarches, de primats bulgares, de moines ?

Les cardinaux romains, avec les bas rouges, la lévite noire qui touche jusqu'aux genoux seulement, la double chaîne d'or au cou, et sur la tête la petite calotte rouge, assis entre deux dames décolletées, causant doucement, avec enjouement, tandis qu'un patriarche à longue barbe blanche, avec l'œil vif, la voix grave, le geste lent, scande une phrase galante à une ambassadrice !

Voyez-vous d'ici ces oppositions de tons, les évêques violets, les Chaldéens voilés, les Bulgares, la tête couverte comme les Persans, disant des choses aimables, par interprète, et les dames, en robes à traînes, agitant l'éventail au milieu de tout cela, et couvrant, par un geste un peu timide, ces seins « qu'on ne saurait voir, » et se sentant un peu plus décolletées que de raison en face de cette invasion catholique, apostolique et romaine ?

C'est piquant, ou je ne m'y connais pas, tout cela.—Et ce n'est rien, c'est élémentaire, mais c'est spécial à Rome.

Un cardinal entre, le maître des cérémonies est Italien; il s'avance au-devant de l'Éminence pour lui demander son nom, et lui baise la main; les jeunes abbés, camériers ou suivants, accompagnent le prince romain. Ce n'est rien encore; mais la dame de la maison s'avance à son tour; elle est étrangère; elle avance la main, à l'anglaise, et serre un peu cavalièrement celle du cardinal.

Dans toutes ces attitudes-là, voilà un tableau, et des plus particuliers, des plus originaux.

Quant aux cérémonies, il ne faut pas trop les décrire: on s'y perd; mais quel caractère! et il y a toujours à glaner.

Nous avons eu la bonne fortune de passer les fêtes de Noël à Rome. Il y a là tout un volume; contentons-nous de quelques notes prises sur nature au Vatican.

D'abord, à Saint-Pierre, premières vêpres par le saint-père; tout le monde s'est réservé pour la messe nocturne à Sainte-Marie-Majeure, et la basilique du Vatican est relativement vide. — Plus de presse comme aux jours de procession; on circule à l'aise, c'est presque désert; cependant, à partir de la chapelle du chœur, les zouaves pontificaux sont rangés, et la garde noble attend à la porte qui conduit au Vatican, et par où le pape doit entrer.

Voilà, appuyée contre un des piliers gigantesques, la *sedes gestatoria* démontée; les brancards de velours sont dressés contre un confessionnal. Les *sedacchie*, porteurs en velours grenat, avec un rabat de dentelle, sont assis sans façon sur les bases des colonnes et donnent l'échelle vertigineuse de ces blocs mons-

trueux. Les grands éventails, les *Flabelli*, sont là aussi appuyés contre le mur, et, devant la chaise de velours brodé d'or, avec les deux pommeaux aux armes pontificales, un garde suisse en grand gala, avec la cuirasse et le casque ombragé de la crinière blanche, monte la garde afin qu'on ne prenne point de familiarité avec le trône du pontife.

Mais déjà devant nous passent quelques évêques et cardinaux, et les rangs des gardes s'ouvrent pour leur donner accès. Ils arrivent un par un; la plupart sont venus simplement par la place, descendent au pied de la *Scala Regia*, suivis de leur maison et d'un domestique qui porte un grand panier blanc, très-plat, recouvert d'un linge et contenant les vêtements sacerdotaux.

À droite, en entrant dans Saint-Pierre, les deux premières chapelles ont été converties en vestiaire avec miroirs, grandes tables dressées sur des chevaux cachés sous un damas rouge. Là, chacun des princes de l'Église se livre à la toilette de rigueur; c'est la vie pratique à côté du prestige des pompes catholiques. On s'introduit facilement dans ces immenses vestiaires sacrés, où trois cents prélats apparaissent en déshabillé. — C'est ce qui s'appelle pénétrer dans la vie privée de la religion.

Les vieux cardinaux se parent à la grâce de Dieu; d'autres, plus jeunes, se pomponnent et font des façons pour faire leur entrée; souvent, lorsque les premiers s'avancent sans détours dans la basilique, où la foule commence à se masser un peu, quelque monsieur prévenant ou quelque vieux valet de chambre grondeur, qui ne peut pas supporter que Son Éminence paraisse en public avec sa mitre à l'envers, la retient par sa chape et la force à rentrer pour apporter plus de soin au temporel.

Les évêques orientaux, les Arabes, les Chinois, y mettent moins de malice; ils arrivent là en traînant leurs sandales; un suivant, laïque ou clerc, les suit avec un petit paquet dans un mouchoir. Le panier blanc est évidemment romain et tout de caractère. Ceux-là simplifient la vie; les autres sont riches, amis de l'étiquette. Vraiment, à l'entrée d'un vrai cardinal romain, nourri dans le.... (non, ce mot-là n'est pas possible)...., et qui en connaît les détours, on sent que quelqu'un de puissant et de fort entre dans son Saint-Pierre.

C'est tout un monde; en avant du cardinal, ses beaux huissiers à rabat de dentelle, tous au moins conseillers d'État ou de la cour des comptes, pour l'allure; puis à droite et à gauche de l'Éminence, et relevant les deux pans de la chape, deux abbés violets; derrière, vient le domestique en livrée jaune-soufre, vert-pomme ou rouge écarlate, en bas blancs, portant le coussin; derrière lui, encore deux autres de même race, dont l'un portant le parapluie dans sa gaine, qu'il ne quitte jamais: c'est un vœu; souvent enfin encore deux valets en noir. C'est toute une mise en œuvre, et comme contraste nous voyons des patriarches orientaux à longue barbe blanche, la tête couverte du voile violet, comme des Parisiennes en voyage, qui s'en vont modestement et sûrement, sans être étonnés et sans être embarrassés de leur solitude et de leur défaut d'attirail domestique.

L'entrée des pères du concile continue, ils sont dix, cent, cinq cents; les voici tous, de tous rites, de toute race; ce serait une redite, n'insistons pas. D'ailleurs les *sedacchie* passent les portants dans les attaches de cuivre dont est garnie la *sedes*, et vont se placer dans l'axe du portail; le saint-père vient d'entrer en se traînant avec un peu de peine. On le revêt des ornements pontificaux; il coiffe la mitre, qui l'écrase, s'agenouille un instant sur un prie-Dieu devant le Saint-Sacrement, se relève et nous fait face, se dirigeant, suivi de tout son splendide cortège, vers le point où l'attend la *sedes*. Ce n'est déjà plus pompeux, cela manque d'atmosphère sacrée; la cérémonie d'aujourd'hui ne comporte pas le grand dais, qui donne le caractère au groupe.

Le pape s'assied, du sol aux épaules on l'enlève avec dextérité, et on chemine gravement, lentement, jusqu'à l'autel de la confession; au même moment, derrière nous, éclate un tonnerre: c'est un orchestre aérien où le sax joue son rôle; les musiciens sont simplement groupés à un balcon sans allure, situé au-dessous de la porte d'entrée de la basilique. Ces quelques instrumentistes en habit noir,

placés dans cette corbeille, et dont les sons cuivrés, répercutés par les voûtes, remplissent bien l'église, ont un aspect un peu mesquin. Cependant, dans le fond, l'orgue éclate à son tour; le voile du temple se déchire, et entre les colonnes torsées du gigantesque *baldachino*, le pape nous apparaît encore, noyé dans un rayon de lumière ambrée qui filtre à travers les vitres. C'est un effet familier à Saint-Pierre, effet grandiose qui vient donner à cette marche triomphale le prestige et l'ambiant qui lui manquaient.

On entonne les chants et la cérémonie commence; le mouvement habituel s'opère, mouvement de désordre, produit par ces groupes de curieux qui se dispersent. Courons à de nouveaux spectacles.

La nuit de Noël à Rome est vraiment solennelle, mais le voyageur éprouve cependant un étonnement en voyant la plupart des églises fermées pendant cette nuit-là. C'est à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Louis-des-Français que se célèbre la messe de minuit. On sent bien que les trois cents églises de Rome ne peuvent point toutes retentir des chants d'allégresse à l'heure où naît le Sauveur; pourtant nous nous attendions à un immense hosanna s'élevant du cœur de la ville éternelle, et nous avons éprouvé une certaine déception. Rien d'extérieur ne trahit la cérémonie, mais les temples rayonnent, et celui qui, après avoir erré pendant la nuit noire dans les quartiers déserts de Sainte-Marie-Majeure, entre dans la basilique, est comme aveuglé par cet immense foyer lumineux au centre duquel rayonne le saint-sacrement.

Les Italiens ont une façon de parer les autels qui reporte nos idées aux célébrations des fêtes mondaines; il y a, dans ces illuminations à *giorno*, comme un reflet des soirées de gala des théâtres, et il faut une âme et un cœur bien attachés aux choses de la religion pour ne point se laisser distraire par ces pompes, et prêter trop d'attention à leur côté pittoresque.

On nous a dit que les vrais Romains, les Autoctones, n'allaient jamais ce jour-là dans les grandes basiliques, et que ce n'était pas là qu'on les devait chercher. On célèbre encore la messe dans certaines églises de paroisse, moins vénérables comme sanctuaires, moins splendides comme décorations, où le Romain est plus chez lui; il a son coin de prédilection, son autel favori et son directeur de conscience.

Mais nous avons tenu, nous, à voir Sainte-Marie-Majeure, parce que c'est la manifestation la plus monumentale que Rome puisse offrir, et, en vérité, l'aspect est extraordinaire.

On peut dire que les Italiens ont le génie de ces décorations lumineuses, et ils apportent à les réaliser un goût particulier. Sainte-Marie-Majeure est formée de deux colonnades partageant la basilique en trois nefs. Chacun des intervalles compris entre les colonnes est orné d'un lustre double, et, du plafond, dans l'axe de chaque colonne, pendent encore un nombre égal de foyers de lumières.

Le cul-de-four de la voûte du fond qui encadre la mosaïque du moyen âge devient, par la suspension à sa frise mi-circulaire d'autres lustres à vingt bras, un cadre flamboyant qui fait éclater la belle mosaïque du douzième siècle, ruisseler les petits cubes d'or et apparaître, comme s'ils étaient frappés par les rayons du soleil le plus ardent, les grandes figures archaïques des saints aux gestes compassés, aux draperies carrées, aux nimbes d'or niellés d'arabesques brunes.

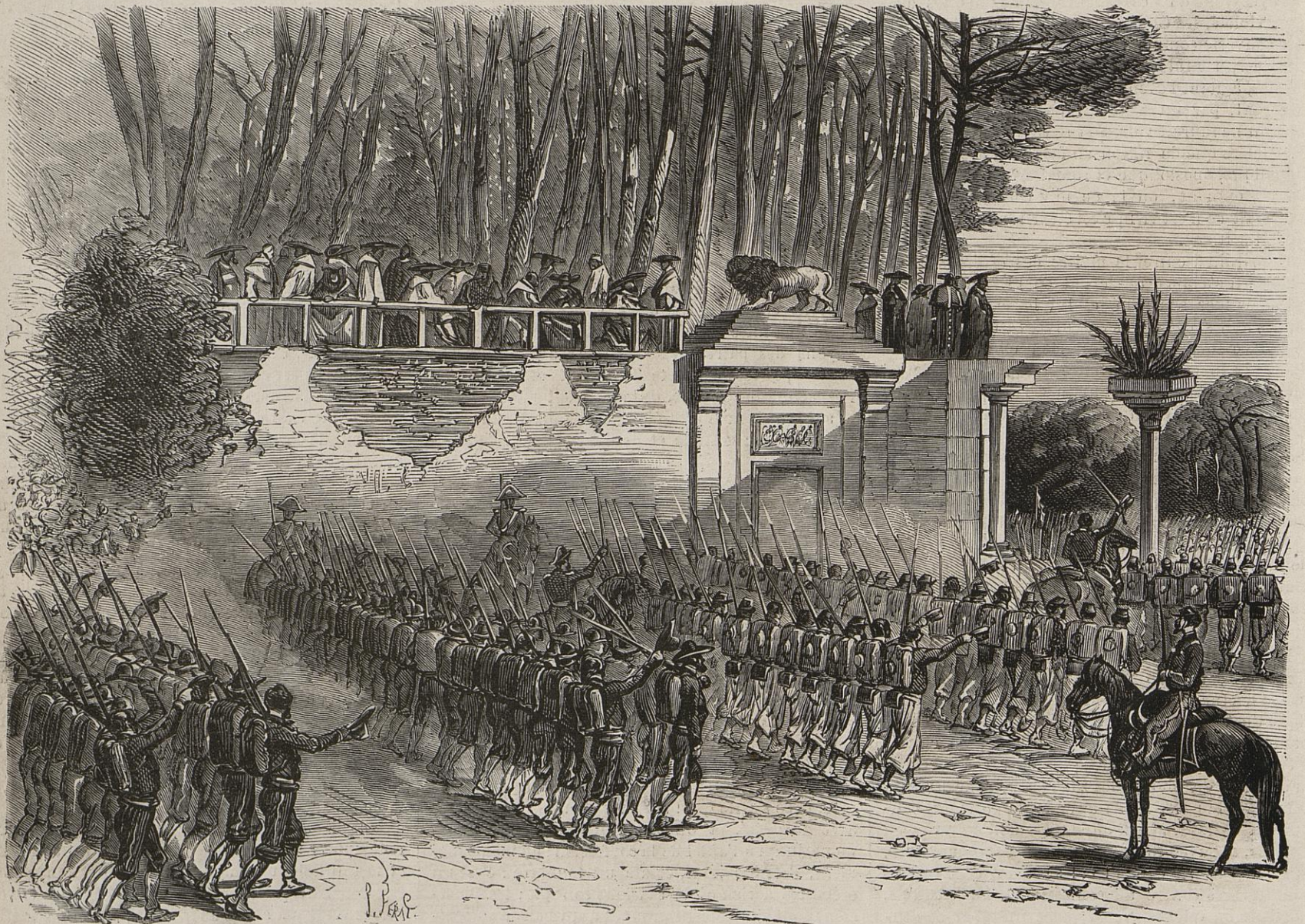
Le maître-autel en avant, isolé tout autour et porté sur des colonnes d'albâtre oriental, chasse éclatante de splendeur au milieu de ce grand reliquaire de marbre et d'or, est encore un point lumineux dans cet ensemble si lumineux déjà, et l'œil est véritablement ébloui.

Ajoutez à cela les chants, les sons de l'orgue, la foule prosternée, le mystérieux avènement de cet enfant né dans une crèche et qui sera un jour le rédempteur divin. Rappelez-vous la nuit profonde et la solitude du dehors, la pluie qui tombe sinistre, constante, lente et froide; comparez, et vous verrez qu'il y a certes de quoi frapper l'imagination la plus rebelle et impressionner le cœur le plus dur.

CHARLES YRIARTE.



Voyage du navire français la *Somme* dans la Tasmanie. — La *Somme* au mouillage à l'anse du Cygne, rivière Huon. (D'après le croquis de M. J. Lecomte, aspirant de marine.)



ROME. — Épisode de la revue en l'honneur des pères du concile. — Les zouaves pontificaux et les chasseurs de Frosinone passant devant les pères. (Croquis de M. C. F.)



Voyage du navire français la *Somme* en Tasmanie. — Vue d'Hobart Town, capitale de la Tasmanie. (Croquis de M. Jules Lecomte.)

NOUVELLE CALÉDONIE

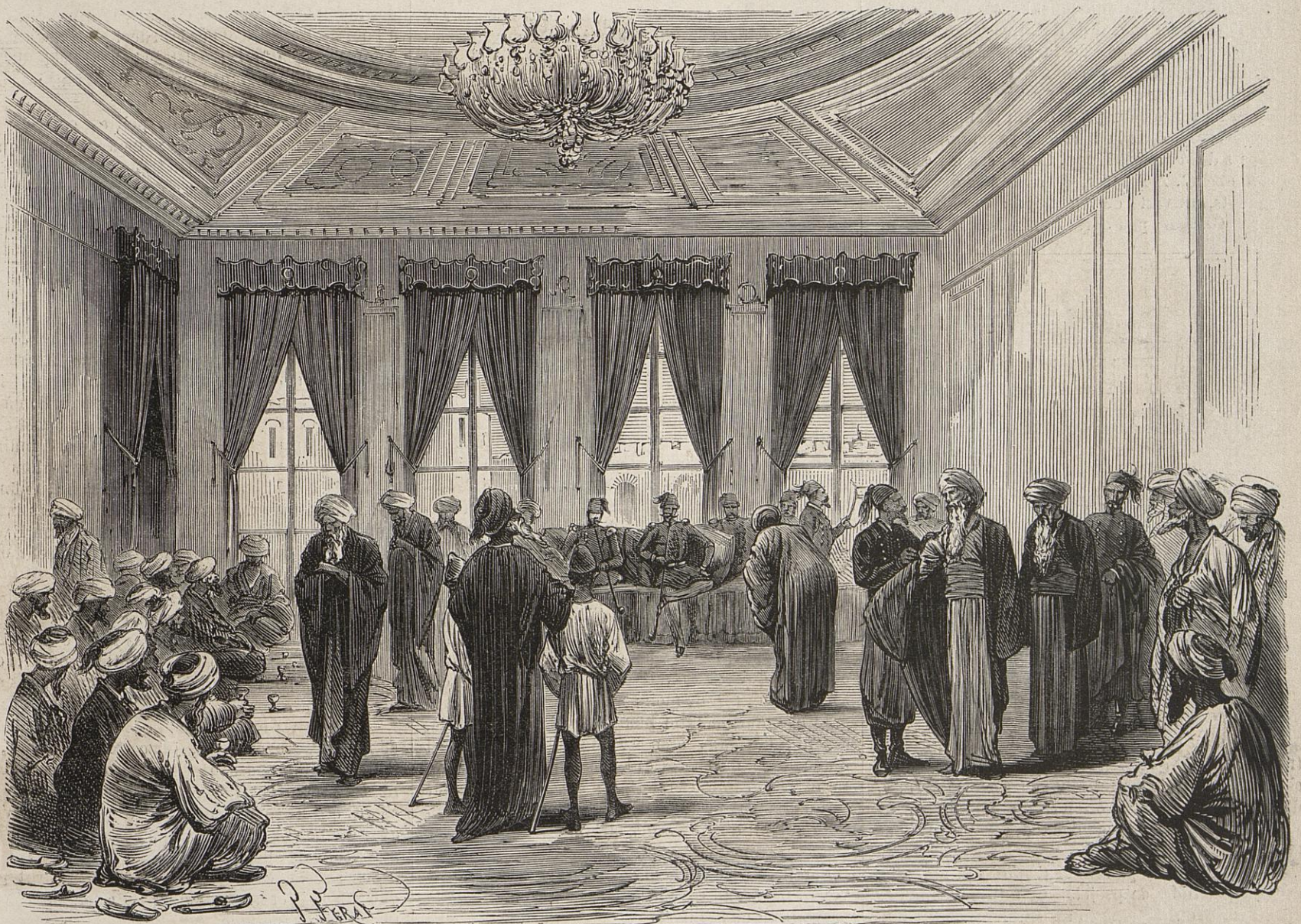
NOUMÉA

Le 19 octobre 1869.

Monsieur le directeur,
Je vous envoie ci-joint des croquis dont j'ai pris

les sujets en Tasmanie, pendant le court séjour que nous venons d'y faire. Je serais heureux, ainsi que tous les officiers du bord, de pouvoir faire connaître en France un pays que notre marine a si rarement visité, et qui, pourtant, mériterait tant de l'être. — La *Somme*, corvette transport à hélice, sur laquelle je suis embarqué, est le premier bâtiment de guerre

français qui, depuis 22 ans, lors du passage de l'*Archimède*, ait relâché dans ces parages. En 1792, l'expédition du chevalier de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse, avait illustré déjà la terre de Van Diémen. Plusieurs autres navigateurs de notre pays, entre autres Dumont d'Urville, y ont aussi passé. Au reste, dans cette île, on retrouve, à



ÉGYPTE. — Distribution des robes aux cheiks, le premier jour du Ramadan. (Croquis de M. Darjou.)

chaque pas, des coins de terre, des îlots ou des baies portant encore le nom des officiers ou commandants français de ces bâtiments, comme la *Recherche*, envoyés en exploration autour du monde. En reconnaissant, avec la *Somme*, les abords de la Tasmanie, le 26 août, dans la matinée, par un temps affreux, on manœuvra pour atteindre l'entrée de la rivière Derwent, qui présente deux passes formées dans une immense baie par l'île Bruny dans toute sa longueur : l'une est étroite, mais d'ailleurs parfaitement sûre : c'est le chenal de d'Entrecasteaux ; l'autre est très-large, mais moins abrité : c'est Storm-bay, ou baie des Tempêtes. A leur embranchement commence donc la rivière Derwent. Nous étions fort contents de pouvoir prendre quelques jours de repos, et nous remettre d'une traversée assez longue et pénible, à un de ces mouillages tranquilles que promettait une infinité de baies à l'entrée du chenal, et sur tout son prolongement. A mesure que nous en approchions, le paysage devenait de plus en plus riant. Aux montagnes abruptes et nues de la côte, contre lesquelles la mer venait se briser avec force, et qu'elle couvrait d'écume à plus du tiers de leur hauteur, succédaient des pentes moins raides et une végétation toute particulière. Par-dessus, on apercevait des montagnes très-hautes, s'étagant, jusqu'à avoir leurs sommets couverts de neige. — La *Somme* prit le chenal de d'Entrecasteaux, et alors la grosse mer du matin fit place à un calme de rivière, troublé seulement par quelques légères rafales, qui souflaient de temps en temps des ravins. — Nous marchions tranquillement à la vapeur, chassant devant nous des bandes de canards sauvages. A chaque instant, on découvre dans ce canal de nouvelles anses et criques charmantes, découpées dans des prairies ou des bois, au pied de la région des montagnes, qui sont couvertes de forêts inextricables ; on ne voit en général que des arbres très-hauts, droits, à écorce blanche, et n'ayant de feuillage qu'à leur sommet, sortes d'okalyptus. A certains moments, quand nous nous approchions du rivage, en contournant des pointes avancées, on voyait fuir quelques kangourous effrayés. — De l'entrée du chenal de d'Entrecasteaux à Hobart-Town, la capitale de la Tasmanie, il y a 60 milles de rivière à parcourir. Comme la *Somme* ne pouvait arriver en rade de cette ville avant la nuit, on fit route pour prendre un premier mouillage provisoire dans la baie du Cygne, qui est une des anses de la rivière Huou. Cette dernière se jette dans le chenal. A l'entrée, on rencontre deux îlots charmants, couverts de végétation : ce sont les îles Huou et Garden ; peu après commence la baie du

Cygne : c'est à l'entrée d'une de ses criques que nous avons mouillé, le soir, vers six heures, tout près de l'endroit où d'Entrecasteaux s'abattit en carène pendant son expédition. C'est cette baie que représente un des dessins que je vous envoie. Toute la nuit fut passée à ce mouillage dans une tranquillité absolue, singulier contraste du coup de vent que nous venions de ressentir, il y a quelques heures, devant la baie de la *Recherche*, avant d'entrer dans le chenal. Le froid se faisait sentir d'une manière assez vive, car nous avions les neiges à proximité, et nous étions encore en hiver. — Le lendemain matin, de bonne heure, on appareilla pour se rendre à Hobart-Town. Au débouché de la rivière Huou, et pendant les 30 milles qui restaient à faire, nous avons eu les plus beaux points de vue qu'il soit possible de voir : nous marchions comme sur une grande route formant à chaque instant des détours et des sinuosités. On commençait à apercevoir de riches pâturages, où paissaient des troupeaux entiers ; puis des vergers, des fermes, des cottages délicieux.... enfin une très-bonne culture. A midi, nous étions à Hobart-Town, où nous ne sommes restés malheureusement que quatre jours. C'est une ville de 35 mille âmes, toute neuve et fort jolie. Les rues sont larges, parfaitement percées, et dans quelques-unes il y a beaucoup d'animation. Un des derniers naturels du pays venait de mourir peu de jours avant notre arrivée, en sorte que la population y est tout anglaise. Et nous pouvons dire que la société y est charmante ; car les réceptions et prévenances de toutes sortes dont nous avons été l'objet, pendant notre court séjour, nous ont laissé de ce pays et de ses habitants le plus délicieux souvenir.

P. S. — Hobart-Town est au pied d'une colline, aux environs du mont Wellington, que l'on voit sur le dessin : c'est une montagne de 1,200 mètres d'élévation.

Veillez, monsieur le directeur, avoir la bonté de faire insérer ces quelques dessins et renseignements dans un des numéros de votre journal, auquel nous sommes abonnés à bord. Je regrette de ne pouvoir y ajouter quelques croquis du château du gouvernement, de la salle de bal et des galeries, qui sont splendides ; mais je n'ai pas le temps aujourd'hui.

Veillez, etc.

J. Lecompte,
Aspirant de marine.

Distribution des robes aux cheiks

LE PREMIER JOUR DU RAMADAN

Achmet-Pacha, gouverneur du Caire, assis sur son divan au fond de la grande salle du palais de la citadelle, reçoit les officiers de l'armée et les cheiks de la ville ; après tous les salamaleks d'usage, le pacha fait servir le café à tous les assistants assis autour de la salle.

Au centre se tient un secrétaire-effendi, chargé d'appeler les noms de ceux qui doivent recevoir la robe.

Chaque cheik se lève et va endosser immédiatement la robe, fait son salut devant le pacha et retourne à sa place ; généralement ces robes sont en assez mauvais état, ayant fait le pèlerinage de la Mecque. A ce moment s'est passé un incident de courte durée ; mais qui montre toute la simplicité des mœurs du pays. Deux cheiks se présentent à la fois pour saisir la même robe, et commencent à se la disputer et à se l'arracher, malgré les protestations générales ; sur un signe du pacha, des cavaliers saisissent le récalcitrant, qui se voit expulser immédiatement.

Après la distribution vient la prière : un vieillard à barbe blanche et aveugle, avec turban, robe et manteau rouge, s'avance entre deux enfants qui le conduisent au milieu de la salle, et commence à pleine voix une sorte d'invocation, qui se termine par une prière en commun, et chacun se retire dans l'ordre où il est entré.

La troupe, rangée en bataille dans la cour, présente les armes, les tambours battent aux champs, et le cortège reprend sa marche à travers les rues du Caire.

Toute l'après-midi, les rues sont en fête ; la foule se porte au-devant de la procession du Ramadan, dans la direction de la citadelle.

Il fallait voir ce défilé, très-curieux certainement et précieux à étudier au point de vue des costumes, des mœurs, de la couleur locale, en un mot... vite à bourricot et au trot par les rues ! Mais nous avions compté sans la foule : artistes et bourricots étaient sans cesse l'un portant l'autre enlevés tous les deux ; il fallait y renoncer.

Arrivés près d'un poste de police, cependant, et poussés sous les arcades, nous trouvons, quelle chance ! un agent qui parle français, nous indique un chemin plus facile, et nous donne un barvas.

Précédés de celui-ci, qui nous fraye la route en hurlant je ne sais quoi, mais à coups de canne au



LE PURITAIN

V

Le Puritain

(Suite)

On en était arrivé à causer devant moi sans contrainte : il était question d'entreprises, d'actions de chemins de fer, de concessions, de projets énormes, d'industries à créer, de terrains à vendre, de villes entières à fonder dans des pays extravagants.

Des ingénieurs se présentaient munis de rapports, de plans, d'études de projets, de mines à exploiter dans des régions à peine cotées sur la carte, et mon patron, tout en tournant sa bague et en caressant ses chiens, achetait des terrains immenses, mettait

en actions des gisements hypothétiques, indiquait sur les plans de villes des percements à effectuer, des terrains à regagner sur la mer. De temps en temps aussi, on agissait des questions d'intérêt politique, entremêlant le tout de cancons, de causeries à bâtons rompus, de récits de duels, d'histoires scandaleuses, et, au moment où on s'occupait des affaires internationales les plus graves, un maquignon demandait à être introduit pour parler à Son Excellence. On ouvrait alors la fenêtre, mon patron s'adosait sur l'appui, et regardait courir un cheval que tenait en main quelque valet d'écurie, puis reprenait la conversation commencée.

C'était, à vrai dire, un monde de fantaisie dans le monde réel, une sorte de bohème monumentale que j'étudiais sur le vif, et j'ai tressailli plus tard en retrouvant dans la *Comédie humaine* une création qui offre une grande analogie avec la curieuse personnalité qui me servait de protecteur, et qui désormais disposait de mon sort.

Je m'agitais dans le monde, j'allais de ci de là, ardent, fiévreux, occupé, housculé, m'occupant d'une foule de choses qui n'étaient point de mon ministère, et qui, à vrai dire, me semblaient avoir peu de rapport avec l'expérience des affaires publiques que M. d'Epstein m'avait assuré que je devais acquérir en peu de temps.

Parfois, un de ces hommes vers lesquels on m'envoyait me faisait avec la plus grande simplicité la proposition de m'intéresser ou de me donner une somme d'argent, si je voulais présenter, sous tel ou tel jour, une négociation pendante entre lui et

mes chefs naturels. Et le rouge me montait au visage, je cherchais la vérité et la disais sans détour ; j'avais peine à maîtriser mon indignation. Je sentais que mes anciens scrupules me revenaient avec force ; surtout quand le hasard de mes relations et le caractère anonyme de ma participation à des intérêts qui n'étaient pas les miens me mettaient à même d'apprendre que j'avais pris part indirectement à la ruine de certaines gens : alors j'éprouvais comme un remords. Un jour, enfin, je m'en ouvris assez ouvertement avec un personnage important du cabinet. Le lendemain, Son Excellence vint à moi, ferma la porte avec soin, et me dit avec calme :

— Mon cher Maxime, je me suis aperçu plusieurs fois que vous ne savez pas cacher ce que vous pensez : c'est une grande faute dans notre état. Désormais, vous ferez partie du grand personnel, cela vaut mieux pour vous. Vous nous rendrez des services officiels.

— Permettez-moi, répondis-je à Son Excellence, de reprendre ma liberté ; je ne comprends pas, et j'aime à comprendre. Comment dirai-je ce que je ne sens point, et me rendrai-je à l'évidence des choses qui ne sont point limpides pour moi ? Vous avez été bon et accueillant pour moi ; vous croirez à ma reconnaissance.

Son Excellence le prit de très-haut, parut plus que surprise, et laissa tomber un « comme il vous plaira » sans réplique.

Je me rendis le jour même chez M. d'Epstein, auquel j'expliquai ce qui venait de se passer entre

besoin, nous arrivons à une mosquée. On fait évacuer les marches supérieures; nous pouvons enfin respirer et voir tout à notre aise le singulier spectacle que voici :

Un brave colonel marche en tête, suivi de porteurs de phanouses, sortes de lanternes fichées au bout d'un long bâton et couvertes, tant qu'il fait jour, de couffins de toutes les couleurs.

Viennent ensuite diverses corporations, représentées par leurs chefs et leurs notables, montés sur des chevaux magnifiquement caparaonnés. Chaque groupe différent est séparé du suivant par une troupe de porteurs de phanouses, au nombre de 25 ou 30.

Deux cents mètres environ séparent les deux parties du cortège...

La seconde est plus brillante. Précédée d'une musique, elle reproduit les mêmes dispositions; seulement les chefs de corporation semblent plus beaux, et leurs chevaux plus superbement harnachés.

Les porteurs de phanouses, plus nombreux, sont aussi accompagnés de musiciens.

Toutes les corporations ont défilé devant nous, au nombre de 16, avec leur suite, comme je viens de vous le dire. — Voici maintenant une musique militaire, assez bonne, ma foi, 4 ou 5 compagnies d'infanterie, puis une double haie de barvas de la police, avec leurs grands sabres inutiles et leurs longues cannes, si volontiers actives.

Enfin, et comme bouquet, le grand chef des boulangers et son frère, pourquoi? 5 capitaines de la police, un général, le sous-préfet de police... Mais la nuit arrive, les rues s'éclairent, les phanouses s'allument, et voilà bien, au cri d'Allah! sans cesse hurlé par un kilomètre de foule et de cortège, le spectacle le plus pittoresque qu'il soit possible de voir.

Je serais heureux que le croquis ci-joint vous en donnât au moins une bonne idée.

A. DARJOU.

REVUE ANECDOTIQUE

LES ANECDOTIERS DE L'EMPIRE

ISABEY (suite et fin)

Avec l'Empire, il n'est plus question de fêtes intimes; mais le talent ingénieux d'Isabey est appelé à briller plus infailliblement. Il devient le vrai di-

recteur artistique des solennités impériales. On sait, et je crois avoir rapporté ici, comment ses marionnettes préparèrent les répétitions de la cérémonie du sacre; mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'on lui avait demandé tout autre chose.

« Nous sommes arrivés au moment où l'Empire est proclamé, le sacre fixé au 2 décembre. Lorsque M. de Ségur, grand maître des cérémonies, s'occupe de régler les costumes et le cérémonial qui doivent accompagner les grandes fêtes du couronnement, on prend les avis d'Isabey. C'est par l'ordre exprès de l'Empereur qu'il dessine les modèles de l'habillement de Leurs Majestés et en surveille l'exécution.

« Malgré le zèle déployé dans cette circonstance importante par le peintre et les personnes qui travaillaient sous ses ordres, on s'aperçut au dernier moment que rien n'était disposé à Notre-Dame pour la grande solennité. M. de Ségur, qui n'avait aucun plan arrêté, se trouva dans le plus grand embarras. Les vieilles traditions, qu'on désirait faire revivre, paraissaient surannées, inconciliables avec les formes du gouvernement impérial. Improviser des rôles avec des acteurs nouveaux semblait une entreprise téméraire dans un délai de dix jours. Alors on eut recours au génie prompt et expéditif du futur ordonnateur des fêtes. M. de Ségur lui fit dire que l'Empereur le mandait. Arrivé à Saint-Cloud, Isabey reçut l'ordre d'exécuter sept grands dessins représentant les principales cérémonies du sacre. En dépit de son dévouement et de son zèle, l'artiste sentait l'impossibilité de livrer un pareil travail en quelques heures. Mais, résolu à ne pas avouer son impuissance à l'homme qui n'admettait pas le mot *impossible*, Isabey s'inclina en signe d'assentiment, et se retira l'esprit agité au plus haut degré.

« Il fut sauvé par son imagination féconde en ressources. Cette qualité dominante chez lui contribua beaucoup, on n'en saurait douter, à la faveur persistante dont il jouit près de l'Empereur. Il court chez un marchand de jouets, commande un grand nombre de petites poupées d'environ deux pouces de hauteur. Dessiner leur costume, les faire habiller, telles en princes et princesses, telles autres en maréchaux, ministres, grands officiers, pages et hérauts d'armes, tout cela fut l'affaire de deux jours. Fontaine, prévenu, avait, de son côté, exécuté un plan en relief de Notre-Dame, à l'échelle des personnages. Trente-six heures après sa visite à Saint-Cloud, Isabey se rend à Fontainebleau, où se trouvait l'Empereur, qui, l'apercevant, s'écrie : « Vous m'apportez les dessins, n'est-ce pas? — Mieux que

« cela, Sire, » répond Isabey. Et le voilà qui déroule son plan, construit son théâtre, et dispose ses personnages sur des marques numérotées d'avance, comme les pièces d'un échiquier. Napoléon fut tellement charmé de l'invention de l'artiste, qu'il fit appeler Joséphine, les dames du palais et tous les officiers de service. On procéda de suite à une répétition générale du sacre; chaque acteur apprit la place qu'il devait occuper et le rôle qui lui était assigné. »

Autre anecdote à conserver. Elle a trait au séjour d'Isabey à la cour d'Autriche, en 1811 :

« Je rentrai dans Vienne pour y joindre les archiducs et le prince Charles. Ayant à peindre trois hommes de guerre, je devais réserver l'expression la plus martiale pour le général le plus renommé : c'était évidemment le prince Charles, héros tant vanté par Napoléon. Malheureusement, il se présenta le dernier. Tout entier à l'intérêt de l'œuvre présente, j'avais donné à l'archiduc palatin l'attitude fière et hardie d'un hussard hongrois; à l'archiduc Régnier, surnommé l'homme de bronze, l'air sévère du commandement; de sorte que mon embarras fut extrême lorsque je fus en présence du prince Charles. Je ne trouvai dans son extérieur que désappointement, et rien qui pût éveiller ma verve. C'était un petit homme à l'aspect doux et modeste, qui parlait de ses belles tulipes avec l'ardeur d'un bourgeois d'Amsterdam. Je confiai ma détresse à son aide de camp, le colonel R..., qui s'occupait un peu de peinture. Il promit de me sortir de peine, sans me dire par quel moyen; mais, à la première séance, au moment où mon modèle se plaçait devant moi, la musique d'un régiment fit entendre, sous les fenêtres, les préludes d'une marche militaire; ils éveillèrent subitement tous les instincts guerriers du héros; sa taille se redressa, son œil devint brillant et sa narine s'enfla comme celle du coursier qui entend la trompette. Il était beau ainsi. Je ne sais quel mirage faisait apparaître devant lui les canons et l'ennemi. Je compris l'homme et toute la difficulté d'atteindre à la hauteur de mon sujet. Cependant je pris un si vif intérêt à mon modèle, que le résultat fit honneur à mon pinceau. »

Trois ans après, Isabey devait reparaitre à Vienne dans des circonstances tout autres. Napoléon était à l'île d'Elbe, et Isabey ne savait plus à quel empereur se vouer :

« Un matin, il se rend chez le prince de Talleyrand. « C'est moi, dit-il au prince, en entrant. Vous

mon protecteur et moi. Il fut comme foudroyé de mon audace, ne voulut entendre aucune explication, et sortit de sa réserve et de son calme habituels pour me lancer une sorte de malédiction. Je sentais bien que ce que j'accomplissais était grave et peu respectueux, que je faisais peut-être même acte d'ingratitude. Mais il y avait dans ce que je venais de voir tout un côté mystérieux et naïvement corrompu, qui répugnait à ma raison et à mon cœur; j'acceptais donc gravement la responsabilité de ma révolte.

A partir du jour où j'eus cette explication avec mon tuteur, il m'annonça que je ne devais plus compter sur lui, qu'on avait fait pour moi tout ce qu'on pouvait faire; que la somme dont il était le dépositaire avait été et au delà employée à faire mes études et à me mener au point où j'en étais arrivé. J'étais donc seul en face des nécessités de la vie, bien décidé à ne point transiger et à ne point courber la tête pour passer sous les portes basses. — Puritain j'étais, puritain je voulais rester.

NOUVEAU RETOUR A CHENEGALON.

C'était une crise, et il ne pouvait me venir à l'idée de ne point mettre Gontran dans la confiance de ce qui venait de se passer. Je me trouvais isolé dans ce grand Paris, et ma vraie famille était là-bas, à Chenegalon, malgré la présence de M. de Groussay, qui ne prisait point mon indépendance et la tournure de mon esprit, et malgré la mort

de la pauvre comtesse, qui avait été ma confidente, mon appui et mon secret espoir.

Un matin donc, j'entrai à l'abbaye par le chemin qui, de Bellesme, y mène en traversant la haute futaie; la nature s'éveillait de son long sommeil; au sommet des massifs, les bourgeons verdissaient et montraient les feuilles nouvelles. La petite fontaine ferrugineuse qui est à mi-chemin ruisselait avec un doux bruit; un air vif fouettait mon visage et me vivifiait dans tout mon être. Je frappais la terre en reconnaissant chaque sentier, chaque buisson, et quand m'apparurent au milieu des sapins les sommets en ruine, je sentis mon cœur s'exalter au souvenir des beaux jours que j'avais passés sous ces ombrages. A mesure que j'avançais vers l'abbaye, je marchais plus vite. Sept longues années s'étaient écoulées depuis le jour où j'avais quitté l'abbaye; mon cœur se gonflait de joie et cependant mes yeux se mouillaient de larmes : c'est que le bonheur des anciens jours revenait à ma mémoire pendant que devant moi passait, comme sous un voile de deuil et perdue dans un nuage, la figure touchante de celle qui, la première ici-bas, m'avait tendu la main dans la solitude.

Je poussai vivement la barrière de bois qui ferme l'entrée de Chenegalon et m'engageai dans le petit sentier en berceau qui mène à l'abbaye. Là aussi tout était solitaire; le soleil perçait la charmille en laissant des traînées de lumière sur le sol rougeâtre, le bruit seul de mes pas troublait ce silence. Comme on allait m'apercevoir, sans doute, au moment où je débouchai sur la pelouse, j'essuyai mes yeux et

j'essayai de composer mon visage, mais je fus frappé par une sorte d'apparition.

En plein soleil, sur le petit tapis vert qui s'étend devant la maison d'habitation, une grande jeune fille, délicate, svelte et charmante, nu-tête, vêtue d'une robe claire et tenant à la main une branche de lilas en fleur, faisait sauter autour d'elle deux belles chèvres blanches, auxquelles elle essayait de dérober sa guirlande. Je m'avançais doucement comme si j'eusse craint de rompre le charme; mais elle ne m'entendit point venir, et, dans un de ses élans, comme elle se retournait pour suivre les bonds de ses chèvres, elle jeta les yeux sur moi, laissa tomber la branche comme surprise, me fixa un instant et me tendit la main en s'écriant :

« Maxime! c'est Maxime! »

C'était Marie, Marie grandie, devenue jeune fille, Marie, le portrait vivant de la bonne comtesse, avec toute sa délicatesse et sa distinction, relevées par toute la force de la jeunesse et la séve de la vie.

« Comme Gontran va être heureux! s'écria-t-elle; allons le chercher... Mais voilà mon père, ajouta-t-elle en baissant la voix. »

En effet, M. de Groussay, qui avait assisté à cette scène derrière une des vitres de la salle du rez-de-chaussée, s'avançait vers nous toujours aussi grave, aussi triste, vêtu correctement de noir et aussi sévère dans tout son aspect que dans sa tenue. Sa main effleura la mienne sans la serrer, main froide et dure, sans chaleur et sans vie. Le comte avait beaucoup vieilli, ses joues s'étaient creusées et son



ÉGYPTE. — Procession dans les rues du Caire, le premier jour du Ramadan. (D'après le croquis de M. Darjou.)



LONDRES. — La Noël, à Londres. — L'entrée du paradis, au théâtre de Drury-Lane, le lundi 27 décembre. (D'après le croquis de M. Moore.)

me voyez sans place. Mes commandes des dessins du sacre, mes gravures et mes portraits, tout cela est perdu. Que faire? » Le prince sourit. « Voyons, lui dit-il avec une sorte de bonté qui perceait parfois sous son masque de flegme diplomatique, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi à Vienne? N'êtes-vous pas déjà connu de la cour et du prince de Metternich? » Puis, lui montrant du doigt une fort belle gravure de la paix de Munster : Voilà, ajouta-t-il, une occupation toute trouvée; vous peindrez le congrès : vous êtes de la légation. »

« Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'Isabey accepta avec reconnaissance. »

« Arrivé à Vienne, écrit-il, mon premier soin fut de choisir un logement convenable, sur les bords du Danube, à l'entrée du Prater. Le lendemain de mon installation, j'aperçus avec surprise des ouvriers occupés à niveler le terrain et à enlever des bornes et des barrières qui gênaient, devant ma porte, la circulation des voitures. Cette galanterie de la police de Vienne me parut d'un bon augure. »

« Pendant la durée des conférences, mon petit gîte, tout modeste qu'il était, fut le rendez-vous de bien des têtes couronnées; les souverains, les princes qui n'étaient pas tenus de siéger au congrès; les plénipotentiaires même, qui n'osaient se rendre visite chez eux officiellement, pour ne pas éveiller des susceptibilités rivales, avaient, en se rencontrant dans mon atelier, mille prétextes plausibles pour échanger des communications ou des confidences. Ma maison fut, en quelque sorte, les coulisses du congrès. »

« Le prince de Ligne m'avait enseigné à ce sujet toutes les règles du cérémonial hiérarchique; je savais, par exemple, que lorsqu'un souverain posait, il n'y avait qu'un empereur ou un roi qui pût se faire annoncer. Dans le cas contraire, on ne frappait pas à la porte, on grattait; alors le personnage me disait : « Voyez, monsieur Isabey, qui est là. » Lorsque le nom du visiteur lui était familier, je faisais entrer. »

C'est ici que se place la fameuse anecdote qui établit l'excellence du fromage de Brie :

« Je me souviens qu'à un dîner donné chez le prince de Bénévent, la discussion s'engagea sur les fromages. L'Angleterre réclama la priorité pour le stilton, le chester, etc. Une voix suppliante, qui devait être italienne, prononça tout bas le nom de *strachino*. Mais l'arrogante Albion ne cédait pas; elle allait triompher, quand on annonça un courrier de France. — Qu'apporte-t-il? Des dépêches importantes? — Bien mieux : un fromage de Brie. — Le dé-

boîter, le chapelier, fut l'affaire d'un instant. Et le congrès décida, à la majorité des voix, que la France était la terre promise des fromages. »

Parmi les plus forts dîneurs du congrès, se trouvait le prince Razumowski, un excentrique, dont je recommande les procédés aux gourmets bien aises de contrôler leurs sommeliers sans descendre à la cave :

« Cet homme, qui contemplait sans sourciller une perte de deux millions, avait des petites dignes d'un bourgeois. Par exemple, il tenait fort à sa cave, et ne laissait à personne le soin de la surveiller. Comme il ne pouvait y descendre lui-même, il avait eu l'idée de faire construire un grand coffre en acajou contenant le plan en relief du caveau; dans chaque case étaient rangées symétriquement de petites bouteilles en ivoire, portant l'étiquette du cru et de l'année. Avant chaque repas, le majordome apportait un plateau, et le prince choisissait les bouteilles. Celles qui n'avaient pas été servies étaient replacées dans le coffre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la place de sommelier était peu recherchée dans sa maison. »

Un peu après le fromage de Brie, devait arriver la nouvelle du débarquement de Cannes. Isabey abandonne ses diplomates, qui ne lui en savent pas mauvais gré; tout au contraire. Metternich lui tourne une lettre charmante, et le prince de Ligne rime en son honneur. Cent jours après, les Bourbons nous revenaient, et, sous la Restauration, comme sous la monarchie de Juillet, Isabey restait l'aquarelliste le plus heureux et le plus recherché du grand monde. Puisse ce petit aperçu biographique réconcilier avec l'art ceux qui l'accusent de ne mener à rien.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

NOËL A LONDRES

Bien que le jour de Noël soit célébré en Angleterre avec beaucoup de solennité, et surtout de dévotion, ce n'est point cependant pour les masses le grand jour de fête. C'est le lendemain de Noël qui est consacré par l'usage à l'amusement, et, l'église étant fermée, la loi permet l'ouverture des tavernes et des établissements publics.

Il faut remarquer que cette année le jour de Noël

teint toujours hâve et bilieux avait jauni davantage et s'était pour ainsi dire parcheminé.

— Comme Marie est devenue belle, m'écriai-je, et quelle bonne chose que cette vie à l'air libre pour elle... Et Gontran ?

— Gontran n'est jamais ici, reprit M. de Groussay, il ne quitte point la ferme et mademoiselle l'y suit souvent. Braud est toujours le personnage ici.

Et nous nous dirigeâmes tous trois vers l'habitation; M. de Groussay répondait par monosyllabe à toutes les questions que je croyais devoir lui faire et à l'effusion que je montrais après une si longue absence. Marie me regardait avec crainte et ne parlait plus. Enfin, le comte nous quitta pour s'occuper de mon installation. A peine eut-il quitté la salle commune, Marie prit un grand chapeau et un mantelet et s'écria :

« Je veux voir le bonheur de Gontran, allons à la Rigaudière! »

Et nous nous enfonçâmes dans le petit bois de bouleaux qu'il fallait traverser pour aller à la ferme.

Tout ce qui se représentait à mes yeux m'apportait un souvenir : chaque sentier, chaque site, chaque arbre me parlait d'une des plus douces époques de ma vie. Quand nous débouchâmes sur l'étang que nous devions tourner pour aller à la Rigaudière, je m'arrêtai surpris : le lit apparaissait gris et vaseux, et, sur la lisière du bois, la quille retournée, gisait le gros canot noir où nous faisons nos pêches miraculeuses. Pendant un orage épouvantable, les eaux, enlevées comme par un cyclone,

avaient été desséchées, et l'immense étang n'était plus qu'une mare.

Moi, je ne pus m'empêcher de rappeler le temps d'autrefois, et Marie devenait triste...

— Et votre père? lui dis-je d'un air craintif.

— Mon père est triste, me dit-elle, il est nerveux, inquiet, agité. Gontran fait tout ce qu'il peut pour lui plaire et ne saurait y parvenir, nous souffrons tous deux, mais mon frère est parfait... Deschènes, le chirurgien major qui a soigné ma mère et qui nous connaît depuis longtemps, dit que mon père est malade, et nous avons beau faire, il ne veut rien faire... Du reste, ajouta-t-elle, il est acariâtre et dur, mais je l'aime; il souffre, j'en suis sûre, et s'obstine à n'en rien laisser voir.

Marie me parut sérieuse comme une femme, calme et recueillie comme sa mère, forte et capable de souffrir sans murmurer. Sa voix vibrante et émue rappelait à s'y méprendre celle de M^{me} de Groussay, voix chaude et bien timbrée qu'on n'aurait pu entendre sans éprouver le besoin de regarder d'où s'échappait ce timbre d'or.

Enfin nous arrivâmes à la Rigaudière, où la femme de Braud en m'apercevant leva les bras au ciel, se prit à rire, à pleurer, à courir, et enfin poussa un cri qui fit accourir à nous Gontran et le fermier, très-occupés à examiner un cheval dans un coin de la cour, derrière un immense tas de bourrées qui nous les cachaient.

— Toi ici! quel bonheur! s'écria mon ami en se jetant dans mes bras.

— Je veux, lui dis-je, tout d'abord revoir le

étant tombé un samedi, et le lendemain dimanche étant encore consacré à la prière, le *Boxin-day* a été remis au lundi. Ce jour a été, comme chaque année, un vrai jour de liesse pour les amateurs de vin, car il est d'usage que les marchands de vin régaler gratis leurs clients ordinaires. Le soir, la foule se précipite vers les cafés chantants et les théâtres; ces derniers sont littéralement assiégés à Londres; la queue n'existe pas, et les policemen ne s'occupent pas de l'ordre à l'entrée des théâtres. Sans cette absence de l'autorité publique, on s'expliquerait difficilement l'aspect tumultueux et désordonné de notre croquis, qui représente tout simplement l'aspect du paradis du théâtre de Drury-Lane, le théâtre populaire par excellence.

La catastrophe de Bristol, où plus de vingt personnes ont été tuées le même jour et dans des circonstances semblables, prouve que notre dessin n'est pas exagéré; et cependant cette affreuse catastrophe a eu lieu à l'entrée du parterre, où le public est certes moins remuant et plus choisi qu'à l'entrée du paradis ou sixième galerie de Drury-Lane.

M. V.

Les grandes scènes du concile de Trente

TRANSLATION DU CONCILE A BOLOGNE

XII

ARRIVÉE DES AMBASSADEURS DE FRANÇOIS I^{er}

(Suite.)

Pierre Danès porta la parole pour ses collègues au nom de son souverain. Le plus bel éloge que nous puissions faire aujourd'hui de sa harangue, — sans l'approuver toutefois dans tous ses points, — c'est de dire que Bossuet paraît s'en être fortement inspiré, lorsqu'il composa plus tard une des parties les plus importantes de son *Sermon sur l'unité de l'Église*. Pierre Danès exposa en un langage très-noble et très-précis que c'est une tradition antique et constante de la politique française, de professer le respect et la bienveillance vis-à-vis de l'Église, le respect et le dévouement vis-à-vis du saint-siège. Il rappela, à ce sujet, les grands faits de notre histoire. Il se plut à énumérer les témoignages rendus à la foi de la France et à la piété de ses rois par les plus saints et les plus illustres souverains pontifes.

En terminant, il pria les pères de ne pas souffrir qu'on diminuât en rien, sous aucun prétexte, les grands privilèges accordés jadis par les papes à la couronne de France; privilèges, dit-il, dont la cou-

cloître et les tombeaux, la ferme, le petit bois, tous les endroits que j'aimais autrefois.

— Rien n'est changé, me dit Gontran; mais, avant toute chose, dis-moi quelle bonne fortune t'amène ici. Et les affaires, et le comte, et M. d'Epstein?

Et je lui racontai vivement ma mésaventure. Il avait compris avant moi-même que le milieu dans lequel le hasard des relations m'avait jeté n'était pas fait pour moi; cependant il se demandait si je n'avais pas exagéré le sentiment qui m'avait fait agir, et dont le résultat le plus clair était de remettre en question ma position elle-même.

— C'est ton premier pas, me dit-il, tout te sourit : on t'accueille, tu arrives d'emblée aux honneurs par une porte intime, et tu trouves en toi des scrupules inédits. Chaque jour tu en rabattras davantage. Tu ne referas pas le monde : il est, assure-t-on, le même partout. Tu veux être un puritain, un Alceste, eh bien ! cherche en paix le bois écarté du misanthrope.

Marie marchait devant nous dans les sentiers, et, de temps en temps, retournait vers nous son visage souriant.

— La vie n'est pas semée de fleurs, dit-elle d'un ton doux et triste; je ne saisis pas bien ce qui vous arrive, Maxime, mais à quelque chose malheur est bon; nous sommes bien heureux de vous revoir ici.

— Au surplus, ajouta Gontran, ce pasteur des peuples, qui élevait des ours et passait sa vie à faire de l'escrime, avait de bizarres allures. Je ne lui reproche pas sa tendance à l'élevage, mais il mêlait,

ronne jouissait paisiblement, et sans interruption, depuis les temps de Louis le Débonnaire. Il insista également, au nom de son maître, protecteur des Églises du royaume, pour que le concile voulût bien conserver à ces Églises toutes leurs anciennes immunités et prérogatives. Il promit qu'en retour, l'Église, le saint-siège et le concile seraient de la part du roi l'objet des plus généreuses sollicitudes.

La science et l'éloquence du discours de Pierre Danès firent une impression profonde. Aucun succès de tribune, comme on dirait aujourd'hui, n'avait encore, à Trente, approché de celui-là. L'enthousiasme qu'il avait causé fut promptement connu dans l'Europe entière.

Le cardinal del Monte répondit avec émotion à Pierre Danès. Bien qu'on sache à merveille et partout, lui dit-il, la grandeur pieuse de la France et de ses rois, on ne peut jamais, sans une vive joie, entendre parler de ces choses, et le plaisir est infini quand elles sont traitées en paroles si magnifiques.

XIII

UNE ÉPIDÉMIE

Les travaux du concile se continuèrent, sans incident que nous devons rapporter, jusqu'à la fin de février 1547. Une épidémie, alors, se déclara dans la ville de Trente. C'était la maladie appelée le pourpre. Les historiens disent qu'elle entraîna une mortalité extraordinaire. Le mal s'accompagnait de tous les indices de la contagion : les corps se décomposaient, l'air semblait corrompu.

Les premières victimes parmi les membres du concile appartenaient à la suite des légats. L'évêque de Cappaccio et le général des Mineurs moururent ensuite, trois jours après la septième session. Des appréhensions faciles à concevoir se répandirent parmi les pères. Leur frayeur fut au comble lorsqu'ils apprirent qu'à la nouvelle de l'état sanitaire de Trente, les provinces voisines se disposaient, pour prévenir la diffusion du mal, à cerner en quelque sorte cette ville, à fermer tous les chemins devant quiconque voudrait en sortir.

La majorité des évêques sollicita des légats la dissolution du concile. Les légats ne pouvaient vouloir à aucun prix cette dissolution anticipée d'une assemblée qu'il avait été si difficile de réunir. Mais, eu égard à la gravité des circonstances, ils l'eussent volontiers transférée dans une autre ville. Ils eussent même pris immédiatement sur eux cette mesure, n'avait été la crainte de l'Empereur : on savait

que Charles-Quint verrait du plus mauvais œil le concile s'éloigner des frontières allemandes.

Il parut convenable aux légats d'avoir tout d'abord l'avis des médecins. Deux savants et patriciens illustres, Balduino Balduini et Frascator de Vérone, étaient venus à Trente, comme médecins spécialement attachés au concile. Ils jouissaient, Frascator de Vérone surtout, d'une réputation européenne. Officiellement consultés, ils répondirent que la maladie régnante présentait, en effet, tous les signes de la contagion. Il était à craindre, ajoutèrent-ils, qu'aux prochaines chaleurs elle ne sévît avec une effroyable recrudescence, et ne dégénérât en peste véritable. Ils ajoutèrent encore que les personnes « nobles et délicates » étaient tout particulièrement exposées aux atteintes de ces fièvres. Frascator, même, termina sa consultation comme, grâce à Dieu ! de notre temps, n'oserait pas le faire le plus modeste officier de santé : il représenta qu'il avait été envoyé au concile pour y traiter, le cas échéant, les maladies ordinaires ; quant à la peste, il n'avait promis ni de la combattre, ni de la braver : en conséquence, il allait partir.

On juge si les pères et le personnel moins courageux de leur suite conçurent de l'effroi à ces nouvelles. Les légats furent pressés, presque mis en demeure, de dissoudre immédiatement le concile. Ils refusèrent de nouveau. Ils protestèrent qu'à aucun prix la dissolution n'aurait lieu ; mais, hors ce point, ils se rangeaient d'avance à toute résolution prise par les pères. Il fut résolu, dans la huitième session, que le concile se transférerait à Bologne.

Le secrétaire, nommé Aurélio, du cardinal-prince de Trente, était alors à la cour de Charles-Quint. En apprenant cette translation du concile, l'Empereur renvoya immédiatement Aurélio à Trente, avec commission de dire de sa part aux légats, et en particulier, à Cervini, que si la translation avait lieu, il n'y aurait plus pour lui, Cervini, « sûreté en aucun endroit. »

Cervini fit une ferme et digne réponse : « Si Sa Majesté, dit-il entre autres choses, me fait quitter la vie, n'est-ce pas un sort qui, de toute manière, doit m'arriver ? Dix ans de plus ou de moins ne sont pas grande affaire. Je m'arrangerai pour y être préparé. Mais Sa Majesté mourra à son tour ; elle viendra en un endroit où nous serons tous égaux ; nous aurons à y rendre compte de nos actions devant le même juge. Quant à m'empêcher, par la crainte, de remplir fidèlement mon devoir, tant que je vivrai, l'Empereur aurait tort de s'enflatter. »

Cet épisode nous a paru digne d'être rapporté. A qui viendrait-il en pensée, aujourd'hui, qu'un

souverain pût faire de ces menaces aux membres d'un concile ?

XIV

LE CONCILE A BOLOGNE.

Il n'est que juste de le constater, le roi de France n'essaya alors, à aucun degré, de peser, par l'intimidation, sur les destinées du concile. Ses ambassadeurs, ou s'abstinrent, ou n'é mirent que de sages opinions. Ils se dirent tout d'abord disposés à suivre le concile partout où il jugerait à propos de se transporter. Ils n'avaient pas, au surplus, les mêmes raisons que Charles-Quint de préférer la ville de Trente à toute autre ville.

Les pères quittèrent Trente. Les légats, les évêques et les ambassadeurs français, les évêques italiens, et tout ce qui ne relevait pas de l'autorité de l'Empereur, partirent pour Bologne. Les Allemands et les Espagnols s'en excusèrent ; si quelques-uns eurent le courage de suivre les légats, ce fut à leurs risques et périls.

La neuvième session du concile fut inaugurée à Bologne, le 21 avril 1547, comme les huit premières l'avaient été à Trente. Mais les dispositions des esprits ne permettaient pas d'embrasser, là, des travaux réguliers et de longue haleine. On prévoyait que ce lieu de réunion ne serait que momentané. Dès le 2 juin, en effet, dans la dixième session, le concile s'ajourna indéfiniment, et cette prorogation ne dura pas moins de trois années.

REPRISE DU CONCILE A TRENTE

XV

ÉLECTION DE JULES III ; SES DÉMÊLÉS AVEC HENRI II.

Le cardinal del Monte fut élu pape en 1550. Il prit le nom de Jules III. Faible de caractère, disent les historiens, il laissa prendre à l'Empereur, sur ses résolutions, un ascendant funeste. Charles-Quint l'obligea de déclarer la guerre à Octave Farnèse, duc de Parme. Octave Farnèse était l'allié du roi de France ; l'empereur n'eut d'autre motif de pousser le pape contre lui ; Henri II interviendrait, et, de là, pensait Charles-Quint, entre le saint-siège et la France, une animosité très-favorable aux affaires de l'Empire. Henri II, en effet, envoya ses troupes au secours du duc de Parme : la France et le saint-siège furent en guerre.

LOUIS RACODET.

(La suite au prochain numéro.)

m'a-t-on dit, d'une trop habile main, la politique aux affaires et aux spéculations. Tu as beaucoup vu, tu dois avoir beaucoup retenu ; tu me prêteras ton expérience. Après tout, c'est une école que je t'envie.

— Et qu'a dit M. d'Epstein ?

— M. d'Epstein m'a maudit.

— Il t'a maudit ! Je me doutais qu'un tel homme devait être classique, répliqua Gontran.

Et nous entrâmes tous trois dans le beau cloître, où les amandiers étaient fleuris et secouaient leur neige odorante sur les tombes.

MARIE

Quelques jours de repos à Chenegalon me rendirent toute ma sérénité ; mais en face de cette vie calme, monotone, presque monastique, je me sentais pris d'une profonde pitié pour Marie de Groussay, qui, par son âge et les conditions inhérentes à son sexe, pouvait moins que tout autre échapper à la tyrannie muette et comme involontaire du comte ; et, tout en plaignant le sort de la pauvre enfant, je me sentais aussi saisi d'une respectueuse admiration pour celle qui, si jeune encore, était déjà femme et déjà grande par la volonté et par le cœur.

Marie de Groussay avait hérité de la patience angélique de sa mère, et traitait son père avec cette douceur et cette indulgence qu'on emploie à l'égard d'un malade. Gontran, lui, échappait autant qu'il le pouvait à ce joug de fer ; son

âge, son tempérament, son exubérance, lui rendaient plus pénibles ce silence et cette contrainte. Il comptait sur Marie pour opposer la douceur à la violence, et paralyser les fureurs involontaires de son père par son inertie patiente.

Il y avait en lui une ardeur d'existence, une gaieté native, un tempérament de jovialité que rien ne pouvait éteindre ; il souffrait de se voir relégué par l'obéissance à la volonté du comte dans une existence inerte et sans issue, et si peu en rapport avec ses penchants, sa jeunesse et toutes les aspirations de sa raison et de son cœur ; mais il était décidé à ne point se laisser abattre.

Avec l'âge, il avait encore conservé vis-à-vis de M. de Groussay sa décision et son parler franc ; il respectait ses airs sombres, accomplissait ses volontés, mais n'empruntait aucune mélancolie à ce mélancolique séjour.

La jeune fille, elle, ne s'était jamais habituée à cette agitation nerveuse, et le sacrifice n'avait pas été un moment plus facile à accomplir ; elle savait où elle allait, et elle y allait volontairement. Cependant, dès que, par une circonstance quelconque, une absence momentanée, une longue promenade solitaire de son père, elle put s'échapper avec nous et se distraire un peu de ce long servage, elle me parut recouvrer en une heure la gaieté de son âge.

Ce qui me frappait le plus en elle, c'était une gravité précoce unie à une jeunesse que cette terrible compression n'avait pu refouler. Son rire était frais et sonore, son geste vif, sa parole ardente, animée ; elle était vivante, en un mot, comme si elle eût vécu

au milieu de compagnes de son âge, au lieu de voir s'écouler sa vie en face d'un père chagrin, malade ; d'un maniaque fiévreux et dur, inaccessible à toute tendresse, et incapable de lui montrer aucune affection.

Elle avait une franchise noble et pure, une loyauté grande et forte, qui lui faisait envisager toute chose et traiter tout sujet avec une sincérité touchante. Elle avait vécu isolée, et cependant elle avait l'intuition de la vie, elle la comprenait et semblait prête à y entrer, forte du sentiment de ses devoirs. Je me sentais attiré malgré moi vers cette créature lumineuse, et d'où s'échappait comme un rayonnement intime.

CHARLES YRIARTE.

(La suite au prochain numéro.)

Nous avons publié cette année un magnifique Almanach du Monde illustré, imprimé avec luxe et doré sur tranche. Le Prix en librairie de cet Almanach est de 75 centimes.

Par une faveur toute spéciale, nous le laissons à nos abonnés au prix de 50 centimes, pris dans nos bureaux, et à 60 centimes franco par la poste.

Adresser les demandes à M. Bourdi liat, administrateur.



SCÈNES DU CONCILE DE TRENTE. — La première séance générale du concile dans l'église de Trente. (D'après le dessin de M. Ch. Yriarte.)

ris
la
De
ur
S
sil
ent
l'In
sen
syn
pou
la
gén
C
not
teu
kh
l'In
cas
Alb
d'a
les
aux
thn
ma
I
de

DANS LES COINS DU BOIS

(DESSIN DE CRAFTY)

L'ISTHME DE SUEZ ET L'ALBUM DE L'IMPÉRATRICE

Peu d'entreprises ont fait autant de bruit que le percement de l'isthme de Suez; mais aussi peu d'entreprises lui sont comparables et comme grandeur de but et comme grandeur d'exécution. Les travaux du canal de Suez sont terminés; les deux mers réunies voient librement circuler nos vaisseaux; la distance qui nous sépare du cap de Bonne Espérance est supprimée.

L'Europe entière s'est fait représenter en Égypte à l'inauguration de cette



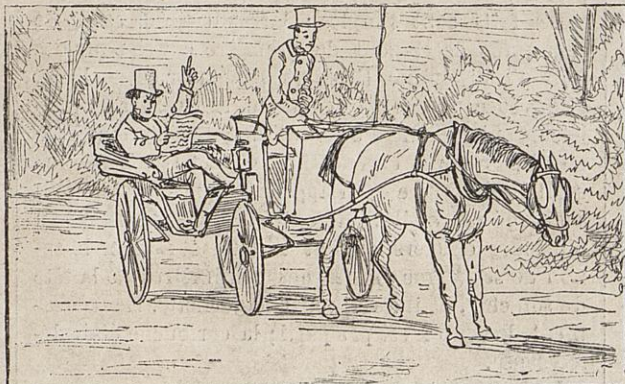
Pas encore assez solide pour risquer une apparition autour du lac.



Le premier au rendez-vous. — Déjà six heures, et elle m'avait juré d'être ici à une heure et quart.



Suit les sentiers écartés, parce que le mouvement de la voiture agit trop vivement sur son organisation.



Se préparant aux luttes parlementaires.

des Pharaons; quitter des yeux les flots qui baignent les côtes de l'Europe et contempler quelques heures après la mer qui se brise contre les rochers brûlés de l'Inde, c'est là une merveille dont la réalisation est aujourd'hui passée à l'état de fait accompli.

Le berceau de l'antique civilisation, la terre où l'on adore Brahma, le pays des pagodes et des brahmines n'est plus qu'à quelques jours de distance de Paris, la ville qui résume le plus complètement la civilisation moderne.

Deux éditeurs de Paris, M. Paul Dupont et M. E.



Monte à cheval, parce qu'on lui a recommandé de faire de l'exercice.



Monte aussi à cheval pour de raisons de santé.



S'en rapporte à ses domestiques pour faire comprendre au public que s'il porte une casquette, ce n'est pas pour économiser un chapeau.

cet Album, et nous regrettons de ne pouvoir dire ici, faute d'espace, tout le bien que nous pensons de l'artiste et de ses merveilleuses aquarelles. Voici bien Port-Saïd, la ville nouvellement fondée et qui est déjà une des plus prospères du littoral méditerranéen de l'Égypte, — les lagunes de Menzaleh et Ballah, — le plateau d'El Gurse, — la ville d'Ismailia, — le lac Timsah, — les lacs Amers, — le seuil de Chalouf, — enfin la plaine de Suez, et les digues et enrochements de ce port de Suez, destiné à devenir l'un des plus célèbres du monde entier.

Passer, pour ainsi dire, sans transition, des bords plantureux de la Basse-Égypte aux plages arides de la mer où s'engloutit l'armée



Cherchant à appliquer le vélocipède à la séduction.

entreprise gigantesque, et l'Impératrice par sa présence a témoigné de la sympathie de la France pour une œuvre due à la persévérance et au génie d'un Français.

On sait que M. Riou, notre éminent dessinateur, et l'un des invités du khédive, a offert à S. M. l'Impératrice, à cette occasion, un magnifique Album d'aquarelles faites d'après nature, et dont les sujets sont empruntés aux vues et sites de l'isthme de Suez et du canal maritime.

Il nous a été permis de feuilleter les pages de



Arrive sans relai de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Lachaud, ont été autorisés à faire reproduire les aquarelles de cet album.

L'ALBUM DE SUEZ ou plutôt l'ALBUM DE L'IMPÉRATRICE doit paraître du 20 au 23 décembre, sous le titre de *Voyage pittoresque à travers l'isthme de Suez*, en un splendide volume, format in-folio, texte par M. Marius Fontaine, aquarelles par M. Riou, lithographiées et rehaussées par MM. Eugène Cicéri et Jules Didier (1).

(1) Un magnifique volume-album. — Prix: relié, 100 fr. — Paris, E. LACHAUD, libraire.

COURRIER DU PALAIS

Dieu merci, je vous parle de Troppmann pour la dernière fois. Il est condamné, vous le savez, et vous savez à quelle peine. Vous vous direz qu'on a fait autour de ce procès un peu plus de bruit que je ne l'avais prévu, et beaucoup plus de bruit que je ne l'aurais souhaité. Je ne me félicite que d'une chose, c'est d'avoir bien jugé l'homme avant de le voir, et aussi après l'avoir vu : comme instincts, la ruse, mais la ruse à courte vue de la bête fauve; et puis, je le répète à satiété, parce que c'est vrai, une intelligence beaucoup au-dessous de l'ordinaire, et une vanité aveugle. Pendant ces longs débats, il n'est pas sorti de sa bouche une seule phrase, un seul mot de nature à appeler seulement un peu de compassion sur sa tête; des dénégations embarrassées, des explications confuses, les colères de la peur, voilà tout ce que les interrogatoires ont pu obtenir de lui. Le sentiment de son impuissance le dominait tellement, qu'il n'a même pas pu soutenir le rôle que sa grossière vanité s'était tracé, et il a gardé ses fanfaronnades pour l'heure de la rentrée en prison. Encore est-il bien exact qu'il ait prononcé toutes les paroles qu'on lui prête et qu'il ait songé à toutes les bravades après coup.

Le grand événement de ces débats, nous l'avons dit, c'était la plaidoirie de M^e Lachaud. — Que vaut-il donc plaider? disait-on de toutes parts : c'est une défense impossible; Troppmann devrait être guillotiné dix fois; si c'était possible, ce ne serait pas trop! etc., etc.

Il me semble, lecteurs, que je n'ai pas pu vous paraître suspect d'un excès de tendresse et d'indulgence pour l'assassin de la famille Kinck, pour le héros de la plaine de Pantin, pour ce jeune homme de vingt ans, huit fois assassin, qui a fait disparaître toute une famille : le père, la mère, le fils aîné, les cinq autres enfants, dont le dernier était une petite fille de deux ans, égorgée, éventrée sur le sein de sa mère; et, très-probablement, les mêmes coups ont percé la mère et l'enfant. Ce que j'aurais voulu, et ce que je voudrais toujours, c'est qu'on écoutât avec calme ce que la défense avait à dire pour remplir son devoir éminemment social. Plus on est convaincu de la culpabilité d'un accusé et de la nécessité d'une répression devenue inévitable, plus on doit apporter de soin et de sang-froid dans l'examen des circonstances et des considérations invoquées à sa décharge. Ce qu'il y a de triste, c'est que l'indignation se tourne en fureur; c'est que l'opinion se fasse une sorte de jurisprudence criminelle à la manière du juge *Lynch*.

M^e Lachaud a raconté la jeunesse de Troppmann, cet enfant taciturne qui rêvait des millions à l'âge où les autres enfants ne songent qu'à jouer; il a suivi les phases successives par lesquelles a passé ce cerveau incomplet, troublé par des lectures dangereuses, et il a rappelé le mot de l'adolescent : « Celui qui lit beaucoup de romans et les garde dans sa tête s'endort avec; mais celui qui n'en lit qu'un seul en rêve. » Partant de là, le défenseur a soutenu que les complices de Troppmann n'étaient pas des personnages imaginaires : ce sont eux qui ont entraîné ce jeune homme, qui ont conseillé le crime, qui l'ont exécuté avec lui peut-être, mais enfin ce sont eux qui ont assumé sur leurs têtes la plus grande part de responsabilité. En dehors de l'impossibilité de frapper trois personnes à la fois sans que l'une d'elles parvienne à résister, à fuir, ou tout au moins à faire entendre des cris de détresse, M^e Lachaud s'est attaché, par la comparaison du temps, des distances et des choses accomplies, à démontrer qu'il était impossible que Troppmann fût seul. A l'appui de ces calculs, il a rappelé les déclarations très-précises des témoins à décharge, qui ont vu Troppmann en compagnie d'autres individus, avant et après la consommation du crime; du jeune Fremion, qui, passant vers le soir dans la plaine de Pantin, a vu un homme creuser une fosse, et deux autres individus qui l'assistaient.

Jusqu'ici je n'ai fait qu'analyser la plaidoirie du défenseur; maintenant je vais ajouter que, pour mon compte, je crois toujours aux complices, et que la seule chose qui pourrait m'en détourner serait la

façon dont l'accusé a soutenu qu'ils existaient.

Il faut ajouter que M^e Lachaud a fait preuve d'une courageuse persévérance, en présence d'une sorte de protestation de la foule, protestation qui n'a pas toujours été tacite, et qui a fini, après le prononcé de l'arrêt terrible, par éclater en applaudissements.

C'était fort triste et à bien des points de vue! Maintenant vous savez que Troppmann a signé son pourvoi en cassation. Dieu merci! — je le répète, — j'ai écrit ce nom pour la dernière fois.

Mais je ne puis, d'un sujet aussi lugubre, revenir tout à coup aux petites causes civiles, que j'entasse l'une sur l'autre depuis un mois; vous verrez que je vais être forcé de jeter à la corbeille mon paquet trop volumineux de notes arriérées; j'assiste aujourd'hui à une affaire dont le ton est beaucoup plus en rapport avec ce qui précède :

Un homme de quarante-deux ans, un vieux soldat, blessé en Crimée, blessé en Italie, porteur des deux médailles commémoratives de ces campagnes, décoré de la médaille militaire, est là, devant le premier conseil de guerre de Paris, pour répondre à une accusation de tentative d'assassinat sur son capitaine.

Les faits sont simples : Sarrazin a été cassé de son grade de sergent de première classe pour des faits d'indiscipline. Il n'a pu supporter cette chute, et des idées sombres ont envahi son cerveau : projets de suicide, dit-il aujourd'hui; projets d'assassinat, lui répond l'accusation. C'est à son capitaine qu'il attribuait ce qu'il appelait des persécutions; il a chargé son fusil, il est entré dans la chambre où plusieurs officiers étaient réunis, il a placé le canon de son arme à quelques centimètres de la tête de son chef, et il a fait jouer la gachette. Heureusement, le coup n'est pas parti; la cartouche était défectueuse.

Le fait matériel n'est donc contestable en aucune manière; mais il s'agit de constater l'intention. Sarrazin soutient qu'il a chargé son fusil pour mettre fin à ses jours : il allait de porte en porte dans l'escalier de la caserne du prince Eugène, cherchant une chambre où il fût libre d'exécuter son dessein; par hasard, en regardant par une porte entr'ouverte sur le palier, l'accusé avait vu son capitaine riant et causant, il avait été saisi d'un accès subit de fureur, et il avait tiré. L'accusation rappelle que l'accusé n'a nullement donné ces explications dans le premier moment, et elle soutient que c'est avec l'intention bien arrêtée, bien réfléchie de tuer son capitaine qu'il avait chargé son arme.

Je crois qu'il est impossible de voir un accusé sur lequel pèsent des charges si graves, et menacé d'une peine si terrible, demeurer aussi complètement calme que Sarrazin. L'accusé est aussi loin de la bravade de l'exaltation que de l'affaissement; il s'explique en fort bons termes, d'une voix égale, absolument comme s'il faisait une démonstration mathématique.

Les débats sont clos; le conseil rentre dans la chambre de ses délibérations, et Sarrazin sort tranquillement, il traverse la salle d'audience d'un pas ferme.

C'est avec la même fermeté qu'il entend prononcer le jugement qui le condamne aux travaux forcés à perpétuité et à la dégradation militaire.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : *La Bohémienne*, opéra en cinq actes, de M. de Saint-Georges; musique de M. Balfe (30 décembre). — THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Début de M^{lle} Marie Roze dans le rôle de Marguerite, de *Faust*.

Parmi les compositeurs anglais les plus célèbres, il faut citer Purcell, qui vivait dans les dernières années du dix-septième siècle, puis Humphrey, Gibbons, Giles, Bull, Philips... Qu'on ne nous dénie pas de mener cette liste jusqu'à M. Balfe, l'auteur de *La Bohémienne*; nous l'avons sous les yeux, et nous pourrions la transcrire, si ce n'était ennuyer le lecteur et nous avec.

Par exemple, il nous serait moins aisé d'établir que, s'il y a eu beaucoup de musiciens anglais, il

y ait eu aussi une musique anglaise. — M. Garnier, architecte de l'Opéra, se propose, dit-on, d'affirmer cette assertion contestée sous la forme d'une statue de Hændel, qu'il doit élever dans un des vestibules de son monument. Il est vrai que Hændel était Allemand.

Mais laissons là la question des nationalités.

Quant à sir Balfe, il procède évidemment de l'école italienne, dont il cherche, avec des chances diverses, à s'approprier le style en ce qu'il a de caractéristique. Dans *la Bohémienne*, comme dans *le Puits d'amour*, *les Quatre fils Aymond* et *l'Étoile de Séville*, qu'il fit précédemment représenter à Paris, le compositeur s'attache à parler une langue claire, concise, et toujours mélodique. Si parfois la trame de sa musique est un peu lâche, s'il abuse de la romance dans une de ses formes les plus démodées, il ne faut pas moins lui tenir compte de ce qu'il respecte la grammairie de son art, et ne tente pas de renverser à coups de trombone l'édifice des traditions. Or ce sont là des points à considérer dans les temps troublés où nous vivons. Et ne vaut-il pas mieux, en effet, se servir des moyens usuels pour dire ce que l'on a à dire, que d'entreprendre de créer de toutes pièces un art nouveau quand on ne sent point en soi le génie de l'invention?

Il faut encore noter que M. Balfe conserve, en toute occasion, un ton de bonne compagnie, et ne s'abandonne point à des tra-la-la dévergondés.

Nous parlions de romances, il y en a justement une dans *la Bohémienne*, qui est une merveille de grâce et de sentiment. Elle a nom « la romance du rêve. » On l'a redemandée d'un seul cri, et c'est en effet là une de ces trouvailles mélodiques qui suffiraient à assurer la vie à un opéra. Demandez-la à votre marchand de musique; et si j'ai menti, je me condamne à l'humiliant supplice de n'être pas lu par vous pendant toute l'année 1870.

Dans un autre ordre d'idées, il faut citer encore la scène du mariage (au second acte), qui est traitée avec un rare bonheur et en pleine connaissance des effets scéniques.

Après ces deux morceaux, dont le mérite eût suffi à l'exhibition de *la Bohémienne*, on peut signaler encore une romance dont le charme a triomphé de l'enrouement de Montjauze, puis l'air à fioritures que M^{me} Brunet-Lafleur a chanté avec sa voix si chaude et d'un timbre si pur.

Je borne là mes citations de peur de tomber dans un des défauts de l'opéra, qui est d'être long, trop long évidemment, si l'on considère qu'il appartient au genre tempéré plutôt qu'au genre tragique.

Cinq actes, c'est dépasser toute mesure en pareil cas. Mais il paraît que le librettiste avait besoin de ce cadre exagéré pour raconter son histoire, car il paraît aussi que la parole dit moins vite que le geste et les entrechats. Et, en effet, *la Bohémienne* s'appelait *la Gypsi* du temps qu'on la mimait à l'Opéra sur de la musique de MM. Ambroise Thomas, Benoist et Marliani.

Eh bien! ce n'est pas quelque chose de beau qu'un livret de ballet traduit en français et tiré au clair! J'avoue, pour mon compte, ne m'être guère intéressé à cette bohémienne, enfant volée, qui, à son tour, est accusée du vol d'un médaillon et traduite devant son père, qui est le juge chargé de la condamner; le tout arrivant parce qu'elle a épousé le beau Stenio, qui est aimé en secret par la reine des gitanes. Cette terrible *regina inamorata* meurt au dernier acte d'un coup de carabine, tiré très à propos au moment où on ne savait plus qu'en faire. Je n'ai pas besoin de dire, n'est-ce pas? que Sarah la Bohémienne garde son mari, et que désormais elle vivra auprès de son père, qu'elle a si miraculeusement retrouvé.

Les décors de *la Bohémienne* sont fort propres; les costumes (signés Eugène Lacoste) sont fort beaux et surtout d'une exactitude peu commune.

Malgré nos restrictions, allez voir *la Bohémienne*. Elle a eu, dit-on, plus de trois cents représentations à Vienne, sans compter qu'elle a été jouée longtemps à Rouen par M^{me} Galli-Marié, qui l'a créée en français.

— On ne saurait dissimuler que les débuts de M^{lle} Marie Roze à l'Opéra n'aient mis un certain Paris en émoi. Tel est, en effet, le prestige de la beauté; et M^{lle} Marie Roze est belle jusqu'à ce point

qu'en la voyant, on se prend à regretter qu'elle ne se soit pas faite danseuse.

Mais la nouvelle pensionnaire de l'Opéra, dans sa vie très-courte encore, n'a pas eu un moment pour songer aux pirouettes. Par deux fois, elle a appris le chant depuis A jusqu'à Z, depuis *ut* jusqu'à *si*, et cela est méritoire.

Une première fois (c'était en 1866), M^{lle} Roze débutait à l'Opéra-Comique dans *Marie*. Elle sortait du Conservatoire avec un premier prix; mais elle ne savait à peu près rien.

Cette fois elle nous arrive, toute fraîche émoulue, du cours de M. Wartel père. Ses progrès sont manifestes en ce qui touche le chant proprement dit, c'est-à-dire que la débutante a appris ce qu'on peut apprendre à la classe : sa voix est mieux posée, elle sait filer un son, et elle ne *barbouille* pas trop ses vocalises.

Pourtant l'intelligence dramatique, ce feu, cet enthousiasme, cette âme vibrante, qui font les grandes artistes, ne nous semblent point être venus chez M^{lle} Roze en même temps que la science du métier.

Aussi aurions-nous souhaité entendre M^{lle} Rose dans un rôle où il y aurait eu beaucoup à chanter. Celui de Marguerite, de *Faust*, est surtout de diction, et il exige une sensibilité, une finesse particulières, une « nature en un mot. »

La soirée des débuts de M^{lle} Rose a donc été curieuse, et c'est tout... Par exemple les claqueurs déliraient! ce qui, après le second acte, a failli tout gêner. On aurait dit que ces messieurs avaient reçu double ration.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Et la mer montait, montait toujours...

Ainsi pourrait-on dire en parlant de la vogue toujours croissante de la Ville-de-Saint-Denis. Si cette maison continue à se développer toujours, elle deviendra une véritable arche de Noé. En effet, chaque jour la Ville-de-Saint-Denis prend de nouveaux développements; pour peu qu'elle s'allonge encore, qu'elle s'élargisse, qu'elle s'agrandisse, elle finira par englober tout un quartier.

Bon marché, qualité supérieure des marchandises, tel est son procédé pour attirer tout Paris. Des preuves! des preuves! direz-vous. En voici :

C'est d'abord le *Montjoye-Saint-Denis*, magnifique tissu de soie à 8 fr. 75, d'un noir brillant et velouté, tout simplement inusable.

Puis ce taffetas cuit, fond blanc, rayé de nuances fines, pour robes du soir (4 fr. 75). Ainsi parée, la jeune fille répand autour d'elle des effluves de printemps.

Ce sont surtout les salons de costumes et de confections de la Ville-de-Saint-Denis qui séduisent les femmes de goût. De l'élégance, il y en a ici à profusion.

La Ville-de-Saint-Denis a francisé les toilettes orientales rapportées de son voyage par l'Impératrice.

Les costumes d'enfants méritent bien leur vogue. Quelle coupe gracieuse! quels ornements coquets! Écoutez plutôt MM. les bébés des Tuileries :

— Où te fais-tu habiller si gentiment? dit la bambine d'un air important.

— A la Ville-de-Saint-Denis, fait gravement le petit ami interrogé.

La Ville-de-Saint-Denis a réuni dans son enceinte toutes les merveilles de la coquetterie. Ne soyons donc pas surpris si le monde élégant des quartiers éloignés prend l'habitude d'y faire ses acquisitions. La mode n'y a-t-elle pas sa résidence?

Revenir au cachemire, c'est rentrer dans les saines traditions de la coquetterie, qui ne fait que dévoyer depuis quelques années.

Aussi toutes les femmes de goût saluent-elles sa réapparition comme on salue l'aurore à son retour.

Le costume actuel est d'un luxe inouï; mais hélas! son élégance frise leur modestie. S'il pare admirable-

ment cocottes et cocodettes, il dépare les honnêtes femmes en leur faisant perdre un peu de ce parfum suave qui s'appelle la pudeur.

Le cachemire amène une rénovation dans la toilette.

Qu'il est mignon, qu'il est coquet, quel amour de chapeau! L'auteur! l'auteur! demandez-vous avec enthousiasme à celle qui le porte, comme s'il s'agissait d'un chef-d'œuvre théâtral. Ne riez pas! c'est qu'en son genre, c'est bien un petit chef-d'œuvre que cette délicate coiffure de M^{me} Camille. Quelle harmonie, quelle perfection dans l'ensemble! Étudiez ses moindres détails; vous trouvez du goût dans ses plis les plus imperceptibles, et du goût le plus pur, de ce goût parisien que l'habile modiste possède par intuition. De l'élégance, elle en a également jusqu'au bout des doigts, et la répand à profusion sur sa dentelle, ses plumes, ses fleurs. Aussi, comme ce gracieux chapeau s'adapte à l'air de votre visage pour le faire briller d'un éclat tout juvénile, en doublant la fraîcheur de votre teint!

Il n'est rien de tel que le chapeau de M^{me} Camille (rue Rougemont, à l'angle du boulevard Poissonnière) pour produire sur votre physionomie les plus heureux effets.

Si la Corbeille fleurie de MM. Meyer et Pinaud était placée au milieu des jardins, tous les étourdis insectes viendraient pour y butiner, trompés par les parfums qui s'en échappent.

La Corbeille fleurie est située boulevard Italien, où l'on voit, à défaut de papillons, tout Paris élégant. C'est qu'en effet, l'odorat est charmé par ces extraits de fleurs d'Auteuil, d'aubépine, de clématine, de jasmin, d'œillets, de roses, etc. L'essence d'ylanglan, dont chaque goutte est un trésor, a des émanations qui causent de bien douces extases.

MM. Meyer et Pinaud ravissent également aux fleurs leurs vertus salutaires, qui ont le don d'embellir.

Leur savon au suc de laitue, leur crème-neige, leur pâte callidermique, leur lait d'Hébé, conservent au teint sa fraîcheur et sa pureté. Le palais de l'enchanteur Merlin ne contenait pas de plus précieux talisman de beauté.

On trouve aussi à la Corbeille fleurie la brosse électrique dentaire (Docteur Laurentius) pour la conservation des dents et la suavité de l'haleine.

Quand le matelot s'écrie : Un homme à la mer! il ne produit pas un effet plus terrible que le cri du coiffeur dénonçant un cheveu blanc à son client, et surtout à sa cliente.

C'est qu'il n'est rien de plus triste, en effet, que de

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Quelle position que celle d'un homme sans le sou, ayant plusieurs enfants sur les bras.

grisonner ou de blanchir avant l'âge. Vite, il faut renoncer aux bénéfices de la jeunesse, car, hélas! un cheveu blanc suit l'autre avec une émulation qui ressemble à celle des moutons de Panurge.

Pour arrêter ce fléau capillaire, il existe une eau merveilleuse, l'eau Brésilienne, qui rend en cinq jours à la chevelure sa couleur primitive. Voilà une invasion de barbares promptement réprimée.

L'eau Brésilienne, chez M. Ferdinand, faubourg Montmartre, près la cité Bergère, accomplit chaque jour ce miracle sous nos yeux.

Voyez-vous ce petit meuble élégant en face du piano? C'est plus qu'un instrument de plaisir, c'est un outil précieux qui rend le travail attrayant, c'est enfin la machine à coudre Wilcox et Gibbs (boulevard Sébastopol, en face la rue Grenétat). Cette machine a opéré son 1789 dans l'industrie; elle aussi a inauguré d'immortels principes qui ne dévieront jamais. Dans ce petit corps est une âme solide : solidité, légèreté, rapidité, richesse, tels sont ses principaux avantages. Elle supprime la fatigue et abat l'ouvrage en telle quantité, que l'ouvrière gagne beaucoup, tout en livrant son travail à un bon marché dont profite le consommateur.

La femme du monde laborieuse en fait sa collaboratrice assidue. La machine Wilcox satisfait ses goûts de coquetterie et l'aide puissamment à remplir ses devoirs de charité.

Comtesse A. DE BORETTY.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — La nouvelle année. — La Société civile des Terrains de Nice. — Le Gaz de Mulhouse : Sténographie de l'assemblée générale du 29 décembre 1869. — Le nouveau ministre des travaux publics et les Chemins de fer. — Les Obligations de Honduras. — Le Chemin de fer de Paris-Pontoise et Juvisy. — Statistique des Chemins de fer en France. — Les Arbitrages : Les nouvelles obligations Ottomanes 1869 et les autres valeurs de la cote : Suez; Tabacs d'Italie; Transatlantiques; Transcontinental-Pacifique; obligations Trentenaires, Tunisiennes; 5 0/0 Ture; Victor-Emmanuel; Ville de Paris 1869; Petites-Voitures. — Les chemins de fer en France : Application des tarifs au transport des voyageurs. — Bilans des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des chemins de fer. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 10.

LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE

La maison J.-B. Baillière et fils vient de publier un magnifique ouvrage sous le titre de : *la Vie des animaux illustrée ou description populaire du règne animal*, par A.-E. Brehm. Cet ouvrage, publié en 200 livraisons à 10 centimes, est enrichi de 40 planches hors texte, et de 100 dessins d'après nature, intercalés dans le texte.

Nous ne pouvons mieux faire pour donner une idée de la beauté et de l'intérêt de l'ouvrage que de lui emprunter une gravure et une description.

Quelques Européens s'étaient réunis à des officiers d'un régiment indien, pour aller dans les jungles chasser le tigre. Ils levèrent bientôt une tigrisse d'une grandeur remarquable, qui s'élança avec fureur sur les éléphants. L'un d'eux, qui se trouvait sur le point même de l'attaque, et qui, récemment acheté, n'avait pas même été éprouvé, céda à la frayeur et se détourna, malgré tous les efforts de



Gravure extraite du volume : *la Vie des animaux illustrée*, publié par la maison J.-B. Baillière et fils.

son conducteur pour l'engager à faire face à l'ennemi. Aussitôt la tigresse sauta sur le dos de l'éléphant, saisit par la cuisse le malheureux chasseur dans son howdah ou siège, l'entraîna à terre, puis, le rejetant tout meurtri sur ses épaules, disparut dans le bois. Tous les fusils étaient dirigés sur elle, mais aucun des chasseurs n'osa tirer, retenus qu'ils étaient par la crainte d'être les meurtriers de celui qu'ils voulaient sauver. Ils perdirent bientôt la tigresse de vue.

Le chasseur, ainsi enlevé, s'était évanoui au moment où l'animal l'avait saisi. En revenant à lui, il se trouva couché sur le dos de la tigresse, qui marchait d'un pas rapide à travers le bois, sans s'inquiéter des branches et des épines qui se rencon-

traient sur son passage. Se croyant perdu sans ressource, il s'efforçait de se résigner à son sort, lorsqu'il se souvint des pistolets qu'il portait à la ceinture : c'était encore une chance de salut. Après beaucoup d'efforts inutiles, il parvint à en détacher un, le tira à bout portant sur la tête de la tigresse, qui tressaillit, enfonça ses dents plus avant dans la chair et pressa le pas. La douleur fit évanouir de nouveau le chasseur. En rouvrant les yeux, il voulut essayer s'il réussirait mieux en choisissant une autre place. Prenant son second pistolet, il appuya le canon sur l'omoplate de l'animal, dans la direction du cœur et fit feu : la tigresse expira sans jeter un seul cri.

Pendant les autres chasseurs, guidés par les

traces de sang, suivaient la piste de la tigresse, soutenus par un dernier espoir de lui arracher au moins les restes de leur infortuné compagnon. A mesure qu'ils avançaient, les indices devenaient de plus en plus faibles, et ils finirent par disparaître tout à fait. Désespérés, ils allaient abandonner leurs tristes recherches, quand ils virent la tigresse étendue sans vie au milieu des hautes herbes. La mort ne lui avait pas fait lâcher sa proie, et il fallut lui couper la tête pour dégager la jambe de la victime de l'étreinte cruelle qui la pressait. Des soins empressés rappelèrent ce malheureux à la vie, mais il ne recouvra jamais l'entier usage de la jambe, qui conserva un peu de paralysie.

M. V.

AVIS AUX LECTEURS DU MONDE ILLUSTRÉ

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ a l'honneur de prévenir ses abonnés que, par suite d'une combinaison spéciale avec celle du MONITEUR UNIVERSEL, elle est à même de leur procurer un sérieux avantage.

On sait que, seul de tous les journaux politiques quotidiens, le MONITEUR UNIVERSEL publie les comptes rendus *in extenso* des séances du Corps législatif d'après la sténographie. En outre, le prix d'abonnement au MONITEUR UNIVERSEL n'est que de QUARANTE-HUIT FRANCS pour un abonnement d'un an, VINGT-SIX FRANCS pour six mois, et TREIZE FRANCS pour trois mois.

Par suite de la combinaison dont nous parlons à nos lecteurs, toutes les personnes qui s'abonneront au MONDE ILLUSTRÉ

(dont le prix d'abonnement est de VINGT ET UN FRANCS pour un an, ONZE FRANCS pour six mois et SIX FRANCS pour trois mois) qui désireront s'abonner en même temps au MONITEUR UNIVERSEL ne payeront pour les deux journaux que :

| | | | |
|-------------------|---------------|------------|-----------|
| POUR UN AN : | 64 fr. | AU LIEU DE | 69 |
| POUR SIX MOIS : | 34 50 | — | 37 |
| POUR TROIS MOIS : | 17 50 | — | 19 |

Ceux de nos anciens abonnés qui voudront jouir du même avantage devront, en s'abonnant au MONITEUR, renouveler leur souscription au MONDE ILLUSTRÉ. Ce nouvel abonnement leur sera servi à la suite de celui courant quand il sera épuisé.